Année 1972 N°

FACULTE DE MEDECINE PARIS-SUD

13

1973

THESE

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Sylviane GIOT

NEE LE 8 NOVEMBRE 1946 A PARIS

Présentée et soutenue publiquement le 1973

LES DIVINITES GUERISSEUSES MEDITERRANEENNES DE L'ANTIQUITE

PRESIDENT : MONSIEUR COURY, PROFESSEUR.

Editions de l'AGEMP
8, rue Dante-PARIS Ve

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41544722_0017

Annee 1972 *N°*

FACULTE DE MEDECINE PARIS-SUD

THESE

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Sylviane GIOT

NEE LE 8 NOVEMBRE 1946 A PARIS

Présentée et soutenue publiquement le 1972

LES DIVINITES GUERISSEUSES MEDITERRANEENNES DE L'ANTIQUITE

PRESIDENT : MONSIEUR COURY, PROFESSEUR.

Editions de l'AGEMP

8, rue Dante-PARIS Ve

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

A mes Parents,

En témoignage de mon attachement et en remerciement pour le soutien qu'ils m'ont prodigué tout au long de mes études.

A François,

avec toute mon affection

A ma Famille

A Gaster et Tila

A mes Amis

A Monsieur le Professeur Charles COURY

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine,

Médecin des Hôpitaux de Paris

Officier de la Légion d'Honneur

qui a bien voulu me faire le grand
honneur d'accepter la présidence
de cette thèse.

En témoignage de ma gratitude et de
de mon profond respect.

A Monsieur le Professeur Maurice DEPARIS

Professeur de Clinique Médicale à la Faculté de Médecine de Paris,

Membre de l'Académie de Médecine,

Chevalier de la Légion d'Honneur

qui m'a encouragé à entreprendre ce travail.

Qu'il veuille trouver ici le témoignage de ma reconnaissance et de mon profond respect.

A mes Maîtres dans les Hôpitaux,

Messieurs les Professeurs

AUZEPY

BACH

DE PARIS

MANIGAND

SIGUIER

En remerciement pour l'enseignement précieux qu'ils m'ont prodigué.

INTRODUCTION

"Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter".

Pascal

Toujours les hommes ont essayé d'expliquer cette mort à défaut de l'accepter : elle était en effet la seule certitude, mais aussi l'angoisse primaire de leur condition.

Face à la nature immense et hostile, face aux astres immuables, les hommes ont créé la divinité; c'est elle qui réglera l'infini; désormais apaisés, ils lui seront simplement soumis.

Deux mythes expliquent avec beaucoup d'analogies les tous premiers rapports existant entre la divinité et l'homme : le mythe de PANDORE, dans la religion grecque, et le mythe judaïque de la GENESE. Dans le premier cas, s'il faut en croire HESIODE dans sa THEOGONIE, ZEUS est le maître régnant sur l'univers.

Au titan PROMETHEE reviendra le soin de présider à la naissance de l'homme. Pour façonner sa créature, il se sert de terre boueuse. Pour l'animer, il dérobe le feu à l'intérieur même de l'OLYMPE.

Puis, oublieux du respect que l'on doit à la divinité, PROMETHEE apprend aux hommes à duper les dieux jusque dans les sacrifices : il leur conseille de garder la meilleure part et de n'offrir aux dieux que les bas morceaux. Pour punir cette révolte, ZEUS envoie un fléau sur la terre : PANDORE.

Chaque immortel avait paré des charmes les plus séduisants cette créature artificielle, mais aucun ne lui avait donné une âme;elle ne possède qu'une jarre, destinée à celui des mortels qu'elle séduira. PROMETHEE le "prévoyant" se méfie du cadeau olympien; mais son propre frère, EPIMETHEE ("celui qui agit avant de réfléchir") aveuglé, veut épouser PANDORE. Pour célébrer les noces, la femme-sans-âme ouvre la jarre et tous les maux de s'échapper et de s'abattre sur les hommes : seule reste, au fond du vase, l'espérance, pitoyable. ESCHYLE raconte que sur l'ordre de ZEUS PROMETHEE fut ensuite enchaîné à un roc : il sera chaque jour tourmenté par un aigle qui rongera son foie devenu immortel. Cependant, la colère olympienne s'estompe, et ZEUS laisse HERAKLES accomplir un nouvel exploit en délivrant le titan. Le symbole de la réconciliation sera l'entrée de PROMETHEE dans la demeure des dieux.

Ainsi trouve-t-on dans la GENESE les différentes composantes du mythe grec; l'homme, créature de DIEU, oublie l'obéissance qu'il doit à ce dernier : il veut accéder à la connaissance. EVE et ADAM le faible écoutent tour à tour le serpent leur promettre "que leurs yeux s'ouvriront et qu'ils seront comme des dieux". Le châtiment est immédiat : chassé du jardin d'innocence, le couple sera soumis à la dureté du labeur quotidien, à la douleur, à la mort. C'est seulement par la rédemption du CHRIST qu'il sera donné aux hommes de voir une seconde fois s'ouvrir les portes de l'EDEN.

Ainsi, la mort, que précède la maladie, est envoyée par la divinité. Une phrase écrite par Georges CONTENEAU à propos de la médecine mésopotamienne peut aussi bien s'appliquer à nombre de sociétés antiques : elle résume parfaitement les premiers rapports qui existèrent entre la médecine et la religion;

"Le dieu est le maître véritable de tout ce qu'a créé l'homme et de l'homme lui-même : il frappe de maladie ceux qu'il lui plait de frapper. Le seul recours contre toute affection, c'est d'apaiser le dieu, le fléchir est l'affaire de ses ministres, qu'il s'agisse du mal physique ou du mal moral.

Il est donc naturel que le médecin appartienne à la classe des prêtres, d'autant que cette classe seule est en possession du savoir".

Il est à noter que la plus ancienne représentation connue de sorcier-guérisseur est probablement celle de la grotte des TROIS-FRERES, dans l'ARIEGE (elle date de l'époque MAGDALENIENNE) : on peut y voir un personnage anthropomorphe, couvert de peaux de bêtes et coiffé d'une tête de cerf.

L'étude qui va suivre a pour souci d'évoquer les différentes divinités auxquelles avaient recours le sorcier-guérisseur ou le médecin-prêtre des pays méditerranéens.

Certes, le sujet n'est pas nouveau : de nombreux ouvrages étudient ce problème, tant sur le plan ethnique que philosophique. L'auteur de cette thèse ne se veut ni historien ni sociologue; tout au moins a-t-il voulu présenter une vue synoptique de ces différentes mythologies : il apparaîtra, au cours des pages qui vont suivre que ces dieux, s'ils portaient des noms multiples, avaient en fait peu de spécificité d'action, quelque fut leur pays d'origine : en effet, il n'existe pas de divinité guérissant uniquement, par exemple, les affections digestives ou cardiaques : même si certains dieux étaient plus fréquemment honorés dans le domaine de l'obstétrique ou dans celui de l'ophtalmologie, les pouvoirs qu'ils étaient censés posséder ne se cantonnaient pas à cette seule spécialité.

Finalement, que ce soit en MESOPOTAMIE, en EGYPTE, en SYRIE-PALESTINE, en GRECE, a ROME ou en GAULE, toutes ces divinités guérisseuses semblent sorties du même moule : détruisant les barrières ethniques et idéologiques, elles avaient toutes l'unique et le suprême pouvoir de rendre la santé à l'être souffrant.

oOo

LA MESOPOTAMIE

Dans une première partie de cette étude consacrée à la MESOPOTAMIE, nous dresserons une liste des dieux guérisseurs, qui se répartissent en deux groupes : d'une part, les dieux magiciens avec, pour chefs de file, SHA MASH, ADAD et surtout, EA et ses fils; d'autre part, les dieux de fécondité tels qu'ISHTAR, veillant à la perpétuation de la race humaine, et DUMUZI, qui assure la fertilité des campagnes.

Une seconde partie sera consacrée à l'étude de la magie, qui représente l'arme essentielle du médecin; tout d'abord sera exposée la conception mésopotamienne de la maladie, conséquence d'une faute commise envers les dieux; ensuite sera développé le rôle du médecin qui devait, dans un premier temps, établir un diagnostic en découvrant l'identité du dieu offensé et un pronostic en évaluant la puissance du démon-maladie qui avait pris possession de son patient; dans un deuxième temps, il exerçait son rôle thérapeutique en apaisant la divinité outragée; enfin il lui fallait exorciser le malade.

Mais, quand le diagnostic restait incertain, alors devaient être exploitées toutes les ressources de l'art divinatoire.

Ainsi sera exposée l'attitude du Mésopotamien face aux maladies; devant l'interminable énumération des offenses qui ont pu être commises envers les dieux, sans même que le malade en ait eu l'intention, devant la précision et la multitude des rituels divinatoires et d'exorcisme, se dégagent un sentiment de dépendance extrême envers la puissance divine et un certain pessimisme; si le dieu ne peut être apaisé, nul recours possible, car il n'existe pas pour les hommes d'immortalité terrestre ou post-mortem, c'est du moins ce que nous démontre l'épopée de GILGAMESH, qui sera la conclusion de ce chapitre.

"L'histoire commence à SUMER" et avec elle, celle de la médecine. C'est en effet de la fin du troisième millénaire avant JESUS-CHRIST que date le premier document médical. Découverte il y a moins de trente cinq ans, dans les ruines de NIPPUR, cette tablette est un recueil de prescriptions pharmacologiques. On apprend ainsi que les médecins sumériens disposaient d'un arsenal thérapeutique qui comprenait des éléments minéraux (tels le chlorure de sodium sous forme de sel marin), des produits animaux (ainsi le lait et l'écaille de tortue) et surtout divers extraits de plantes. Le document ne nous donne malheureusement aucun renseignement relatif aux usages thérapeutiques de telles médications. Mais il est à noter, comme le font BARIETY et COURY, dans leur ouvrage : "Histoire de la médecine", que ce texte ne comporte aucune formule incantatoire, aucun recours à la puissance de divinités locales. Cette tablette devient ainsi le premier témoignage connu d'une médecine laïque, dégagée des rituels magiques et religieux. Mais c'est là une exception bien remarquable pour l'époque, car, comme l'écrit CONTENAU : "La société assyro-babylonienne fut essentiellement théocratique".

Ce qui permet d'avancer que le médecin devait appartenir à la classe des prêtres, c'est que rien ne le concerne vraiment dans les recueils de lois, à la différence du chirurgien (le code d'HAMMURABI, roi de BABYLONE au deuxième millénaire, fixe en effet les tarifs pour les interventions et les peines infligées en cas d'échec, au chirurgien).

Les médecins se divisaient en deux groupes : les "BARU" et les "ASHIPU". Aux premiers étaient réservées les parties diagnostique et pronostique de l'acte médical, car ils étaient essentiellement devins. Ils honoraient SHAMASH, dieu solaire, et ADAD, dieu de la foudre. Aux seconds, était dévolue la thérapeutique : ils avaient en effet pour fonction d'exorciser les malades et obéissaient au dieu EA.

Sur le code d'HAMMURABI, monument aujourd'hui conservé au Musée du LOUVRE, on peut voir le dieu SHAMASH assis en face du roi babylonien.

Il porte à la main droite le bâton et le cercle, symboles de royauté; sa tiare est ornée de quatre paires de cornes divines; une longue barbe descend sur sa poitrine. Son identité de dieu solaire est fixée par les rayons ondulés qui jaillissent de ses épaules. "Lumière des contrées", "lumière des cieux et de la terre", il éclaire les dieux : les IGIGI (dieux secondaires du ciel) et les ANUNNAKI (dieux secondaires de la terre). Par ses rayons, le soleil chasse les ténèbres dans lesquelles s'agittent les méchants "rebelles à la lumière". Il apparaît donc comme dieu de justice qui châtie les coupables et les empêche de nuire : son protégé GILGAMESH le héros babylonien (dont l'épopée, écrite vers 2900, sera relatée plus loin), devient, sur son entremise, juge des ENFERS, De même qu'il sonde les ténèbres, l'oeil de SHAMASH perce aussi les secrets de l'avenir ; c'est pourquoi les BARU vénéraient le dieu solaire comme maître de voyance.

Mais il peut à son grè, raccourcir les jours et prolonger la nuit : de lui dépend la vie du monde. Il est : "Celui qui donne la vie", "Celui qui fait revivre le mort". On dit aussi de lui qu'il "point... sur les têtes noires (les hommes).. qu'il fait du bien au corps des hommes".

Dieu du vent, de la pluie, de l'orage, ADAD apparaît comme une puissance redoutable. Son caractère de dieu destructeur éclate surtout dans les imprécations prononcées contre ceux qui transgresseraient les lois : "que le dieu ADAD, mon seigneur, avec la foudre du malheur, foudroie son pays ! qu'il jette la famine en son pays ! lui, son armée et sa race, qu'il les frappe !". Pour les ASSYRIENS, tonnerre et éclairs sont les signes par lesquels les dieux avertissent les hommes. De même, le vent et la pluie sont présages : c'est pourquoi on l'associe à SHAMASH dans l'art divinatoire. ADAD "celui qui crie" et dont le taureau est l'animal-attribut, peut cependant être considéré comme un bienfaiteur à ménager; ainsi l'explique DHORME dans son livre "les religions de BABYLONIE et d'ASSYRIE" : "l'importance de la pluie et de l'inondation dans les plaines alluviales de MESOPOTAMIE avait pour effet de faire du dieu ADAD le maître de l'abondance, de la richesse, de l'opulence. Non seulement il déverse sur le pays ses ondées

fécondantes, mais c'est lui qui fait vivre les créatures : il est "celui de qui provient la vie de tous les gens".

C'est sur les eaux que s'étend le pouvoir du dieu EA = troisième personne de la grande triade cosmique, dont les deux premières sont ANUM, dieu du ciel, et ENLIL, dieu de la terre.

SUMERIENS et AKKADIENS imaginaient sous notre sol, une grande nappe d'eau douce : de là jaillissaient sources et rivières. C'est par droit de conquête que le dieu EA devin maître des eaux. A l'origine, le ciel et la terre n'existaient pas, les eaux primordiales étaient confondues en "un" : l'APSU, élément mâle, personnifiait l'eau douce, et TIAMAT, élément femelle, représentait la mer. Par sa magie, EA endort l'APSU; après avoir brisé ses muscles et arraché sa couronne, il l'enchaîne et le tue. Puis, il fonde sa propre demeure sur l'APSU. Le dieu des eaux douces est avant tout le dieu des incantations. A ERIDU, ville où son culte était florissant, on recueillait l'eau sainte et on l'employait dans les rites de la magie thérapeutique ou prophylactique; l'officiant récitait alors cette incantation : "l'homme d'EA, c'est moi... pour faire revivre l'homme malade, le grand seigneur EA m'a envoyé. Il a ajouté sa parole pure à la mienne... Bien que celui qui se tient dans le corps du malade ait eu le pouvoir de briser ses membres, par le pouvoir de la parole d'EA, celui-là sera obligé de fuir...". La magie qui donne le moyen de combattre le mal visible et l'invisible, suppose la sagesse. Ainsi le dieu sera seigneur de sagesse, d'intelligence et d'entendement; et parce que ce dernier a pour siège l'oreille, on dira que le dieu a "l'oreille ouverte". Dieu de sagesse, il est aussi "le seigneur du genre humain dont les mains ont façonné les hommes" : selon une des nombreuses variantes mésopotamiennes relatives à la création, EA prit de l'argile, la pétrit et en façonna la première créature humaine; d'où son nom de dieu-potier. Créateur du genre humain, EA veille sur lui avec sollicitude; il joue un rôle de premier plan dans le mythe du déluge : c'est lui qui, prenant la défense de l'humanité fautive, enjoint à UTA-NAPISHTIM, le Noé babylonien, d'embarquer avec lui toute semence de vie; il dresse même le plan du vaisseau

qui permettra à l'humanité de survivre à la catastrophe. Enfin, quand les eaux se retirèrent, EA fit don de l'immortalité au couple qu'il avait préservé.

Il existe une autre version de la création : après la victoire d'EA sur l'APSU, il naît un fils pour le nouveau dieu des eaux : MARDUK est son nom. Mais TIAMAT, la mer, pour venger l'APSU, fomente une révolte avec l'aide du dieu KINGU. MARDUK, devenu le vengeur de son père, sort vainqueur du combat avec les eaux salées. Alors, il partage en deux le corps de TIAMAT, "gonflé de vent", et presque sphérique : d'une moitié qu'il repousse en haut, il fait le ciel, de l'autre, le plan symétrique du ciel. Puis il créa l'homme, sur terre : il dit à EA : "je vais faire un réseau de sang, je vais faire une ossature... Homme sera son nom... le culte des dieux lui incombera, pour que ceux-ci soient apaisés". Et c'est avec le sang de KINGU révolté que l'homme fut créé. Puis, fort du pouvoir qu'il venait de conquérir de haute lutte, MARDUK mit en ordre le monde des dieux qui le proclament "seigneur des dieux du ciel et de la terre" : dieu de la cité de BABYLONE, c'est lui qui donne au chef de cette ville les attributs de la royauté; vainqueur des puissances du désordre, il devient le guerrier dont l'arme aura raison des ennemis du roi et de la cité. Mais, ce fils d'EA détient un autre pouvoir, plus important encore pour les hommes : de son temple babylonien rayonnait en effet la science théologique et magique : après sa victoire sur TIAMAT, les dieux donnèrent à la parole de MARDUK le pouvoir de faire apparaître et disparaître les créatures; on lui dit "l'incantation de vie est tienne", les dieux firent alors cette expérience : devant MARDUK; ils apportèrent un vêtement, symbole de la forme des êtres. Aussitôt : "de sa bouche il parla... et le vêtement avait disparu. Il lui dit : revions ! et le vêtement s'était refait" et les dieux de s'écrier : MARDUK est roi !". Il devient ainsi "celui grâce à l'incantation duquel la mort vit, le malade va mieux". Mais il est une scène entre EA et son fils qui rappelle que c'est surtout de son père que MARDUK détient les pouvoirs de magie : ce dialogue est rappelé au début des conjurations : "MARDUK a vu le malade, il est allé à la demeure de son père et lui a dit : Père, j'ai vu le malade (suit le nom de la maladie ou la description des symptômes qu'il a constatés), puis il ajoute : ce que doit faire

cet homme, je l'ignore, et je ne sais comment il peut guérir. EA a répondu à son fils MARDUK : O mon fils, que ne sais-tu pas que je puisse, moi, t'enseigner ? ce que je sais, tu le sais aussi, va mon fils MARDUK".

Autre fils d'EA, le dieu GIBIL, "incendiaire de roseaux", personnifie le feu, ce présent du ciel aux hommes : "par ton feu pur, dans la maison des ténèbres, tu mets de la lumière". C'est pourquoi il est fils du dieu de la sagesse. Mais le feu purificateur partage aussi, avec EA et MARDUK le pouvoir de magie : "De tout ce qui est nommé d'un nom, tu fixes le destin". Il lutte contre les puissances du mal, comme le révèle cette imprécation :

"que GIBIL te dévore
que GIBIL t'attrape
que GIBIL te tue,
que GIBIL te consume !"

MARDUK eut un fils qui s'appela NABU. Il est considéré comme le scribe par excellence, et, en bien des points, il ressemble au dieu égyptien THOT. On l'appelle le scribe des dieux, le scribe de tout ce qui possède un nom. Son instrument et attribut est le calame ou "roseau de la tablette". Il est seigneur du calame et créateur de l'écriture. Il est donc désigné pour écrire les sorts fixés par son père MARDUK. Comme l'écrit DHORME "l'écriture cunéiforme, que sa complication rendait accessible aux seuls initiés, était la dépositaire de la science sacrée et profane, des prières, des rites, des procédés de la magie et de la divination, de tout ce qui avait été sauvegardé de la tradition religieuse et de l'histoire du pays". NABU partage donc avec MARDUK et EA les qualités de sagesse. Il est, lui aussi, "dieu d'entendement", "large d'oreille". ASSURBANIPAL, prince héritier d'ASSYRIE, "apprit la sagesse de NABU" et, plus tard, ce roi lui dédia une copie de tablette : "au dieu NABU, fils parfait, surveillant de l'univers des cieux et de la terre, tenant la tablette d'argile, saisissant le calame des destins, prolongeant les jours, faisant revivre les morts, émettant sa lumière pour les gens troublés, au grand seigneur".

"Puissant le dieu NINURTA et la déesse GULA accorder bonheur et santé au Roi mon seigneur !", c'est ainsi que s'adressait, à son souverain, un médecin de la cour d'ASSYRIE. Epouse de NINURTA, dieu guerrier, mais aussi dieu de fertilité et de fécondité, GULA, confondue avec les déesses BABA et NIN-KARRAK, est "la grande doctoresse des têtes noires", elle est aussi appelée "la dame qui ramène à la vie les mourants et les rend sains, par le contact de sa main pure", d'où son rôle dans les imprécations d'HAMMURABI contre celui qui enfreindrait son code : "Que NIN-KARRAK lance sur lui une maladie grave, une peste funeste, un ulcère inguérissable dont le médecin ignore la nature, qu'on ne puisse calmer par un pansement, qui ne s'enlève pas, telle une morsure de mort !". On représentait la déesse coiffée de la tiare à cornes, assise sur un trône, un chien couché à ses pieds. Ce mammifère comptait aussi parmi les attributs de MARDUK. Mais, l'animal symbolique de GULA était un dragon à tête de serpent, il est à noter que chiens et serpents étaient les animaux consacrés à ESCULAPE et que l'on pouvait voir errer en liberté dans son temple d'EPIDAURE.

Une autre déesse était considérée comme secourable pour les têtes noires : ISHTAR. Fille de SIN, le dieu-lune, qualifié parfois de dieu-médecin (peut être parce qu'il appartient à cette série de divinités" qui fixent le destin pour les jours lointains"), ISHTAR est aussi soeur du dieu soleil. On expliquait différents épisodes de sa vie mythique par son identité avec la planete VENUS : quand la planète brille dans le ciel de l'aurore, ISHTAR est déesse de la guerre, la dame des batailles, "un lion furieux". Quand VENUS apparaît au firmament du soir, la déesse préside alors à l'amour; elle est symbole de fécondité et de maternité. Pour expliquer l'invisibilité de la planète pendant une partie de sa course, on racontait, qu'à cette époque, ISHTAR était descendue aux ENFERS, et, pendant ce temps, sur la terre, aucune créature, qu'elle fut humaine ou animale, ne s'accoupla avec sa semblable. Comme déesse de l'amour et de la maternité, elle protège donc les hommes dont, plus tard, elle revendiquera à son tour la création. Elle est pour les têtes noires : "mère miséricordieuse, celle qui écoute la prière".

Appelé "l'amant de la jeunesse d'ISHTAR", DUMUZI est le plus populaire des dieux de la végétation. Son nom, qui signifie "vrai fils de l'APSU" le fait naître de la terre fécondée par les eaux douces. La légende lui attribua une mort prématurée, et si la descente d'ISHTAR aux ENFERS interdisait aux hommes et aux animaux de se reproduire, on chantait, après la mort du jeune dieu, les lamentations sur la stérilité de la campagne.

De même, dans le temple de JERUSALEM, les femmes pleuraient TAMUZ disparu, de même pleuraient les femmes grecques à la mort d'ADONIS. Car sous ces noms différents, c'est la même divinité qui est honorée. La dernière partie de son histoire, que l'on retrouve dans le mythe d'OSIRIS, explique sa popularité dans tout le monde méditerranéen : Après sa mort, il devint, en effet, comme le dieu égyptien, un des maîtres du monde infernal. Puis renaissant, il monta finalement dans le ciel d'ANUM.

Un autre dieu se présente avec lui aux portes du royaume céleste, après être revenu des ENFERS : c'est NIN-GISHZIDA : il est doté d'une longue barbe et porte la tiare à cornes; de ses épaules émergent deux têtes de serpent; sur un vase à libations, offert par le roi GUDEA (vers 2400) à cette divinité, on peut voir deux serpents enlacés, prototype du caducée : c'est en tant que "seigneur de la terre" (c'est à dire du monde infernal) que NIN-GISHZIDA a pour attribut le serpent. Son père est NIN-AZU, lui aussi dieu chthonien (1) dont le nom signifie : "seigneur médecin". La similitude entre DUMUZI et NIN-GISHZIDA incite à considérer ce dernier comme un dieu de fertilité qui naît, meurt puis ressuscite. Comme l'explique DHORME : "le symbole du serpent qui change de peau chaque année, qui sort des sources fécondantes, qui communique avec l'APSU et le sous-sol, convient à un dieu de fertilité, surtout quand deux serpents enlacés suggèrent l'idée de la fusion de l'élément mâle et de l'élément femelle, principes de vie".

A l'époque du roi GUDEA, vivait un médecin du nom de UR-LUGAL-EDINNA, dont le musée du LOUVRE conserve le sceau. On peut y lire, en légende : "O dieu EDIN-MUGI, ministre du dieu GIR qui assiste les mères dans

(1) souterrain.

l'enfantement, UR-LUGAL-EDINNA, le médecin, est ton serviteur". Il existe dans le panthéon assyro-babylonien, deux aspects de ce dieu GIR : l'un est un dieu guerrier, dieu de la peste, l'autre, dont la figure est honorée ici, est fils du soleil "pasteur de toutes choses", dieu de fécondité.

La déesse MAMA (ou MAMI) préside, elle aussi, aux accouchements, surtout quand ils sont difficiles. Elle est identifiée avec NINTUD, elle aussi "dame de l'enfantement". On la représente nourrissant de son lait un enfant qui repose en ses bras.

En tant que déesse-mère, elle fait partie de ces divinités qui procédèrent à la naissance des hommes. C'est par le modelage, image naturelle dans un pays où la céramique jouait un grand rôle, que MAMI fabriqua sept couples d'argile, souche de l'humanité. Très tôt, ces hommes vont apprendre qu'ils ont des devoirs envers les dieux : obéir aux règles que ces derniers ont établies et les honorer dans les temples qui leur seront dédiés.

Tout manquement à ces devoirs est cause de l'irritation de la divinité. Son chatiment peut revêtir plusieurs formes : la maladie en est une, comme l'exprime cette incantation : "Puisses-tu être délivré de ton péché... de la malédiction qui pèse sur toi, de ta maladie". Mais à côté des nombreuses infractions qui visent les lois religieuses et l'ordre social, il existe une multitude de souillures, d'impuretés physiques que l'on peut contracter, souvent même à son insu : "... tandis qu'il allait (le pêcheur) par les rues et les chemins, il a marché dans une libation qu'on avait renversée, il a mis le pied dans de l'eau sale,... il a touché une femme qui avait les mains sales..."

Le péché, même involontaire, provoque donc l'irritation du dieu. Parfois, celui-ci frappe lui même le pêcheur; les KUDURRU, ces monuments où étaient gravés les titres de propriété, se terminent par des malédictions contre celui qui ferait preuve de malhonnetelé : "que SIN lui envoie l'hydropisie, qu'il revête son corps de lèpre comme un vêtement, que GULA verse le venin dans son corps, que les dieux le frappent de cécité, de surdité, de mutisme". Mais, plus souvent, le dieu qui, jusqu'alors, protégeait l'homme, s'écarte de lui : un mauvais génie s'empare alors du pêcheur qui devient un malade, un possédé : ainsi "celui qui n'a pas de dieux lorsqu'il marche dans

la rue, le mal de tête le couvre comme un vêtement". Pour les Mésopotamiens, il existe deux catégories de génies, les bons qui escortent l'homme en état de pureté, et les mauvais, que les textes nous présentent comme étant :

- soient des spectres (EKIMMU) : essentiellement les esprits de ceux qui sont privés du culte funéraire,

- soient des démons, nés du croisement d'une créature humaine et d'un esprit,

- soient, enfin, des dieux inférieurs, révoltés contre les grandes divinités "ce sont les mauvais enfants d'EA". De même, les "sept" démons sont qualifiés de "bile d'EA". Chacun, parmi eux, inflige un mal différent :

"L'ASHAKKOU s'est attaqué à la tête de l'homme,
"Le NAMTAROU s'est attaqué à la vie de l'homme,
"Le mauvais OUTOUKKOU s'est attaqué à la nuque de l'homme,
"Le mauvais ALOU s'est attaqué à la poitrine de l'homme,
"Le mauvais EKIMMOU s'est attaqué au ventre de l'homme,
"Le mauvais ILOU s'est attaqué au pied de l'homme.

D'autres génies que les SEPT ont aussi un rôle bien défini : le démon PAZOUZOU, le vent du Sud-Ouest, est le démon des fièvres; le NAMTAR est celui de la peste; la LAMASHTOU est l'ennemie des femmes enceintes et des nouveaux-nés, l'AHHAZOU "l'attaqueur" est responsable des affections hépatiques.

Il est enfin une troisième origine de la maladie : peuvent être en cause les maléfices d'un sorcier; celui-ci invoque un démon qui luttera contre le bon génie de la victime et l'obligera à céder la place. En effet, pour le babylonien, la magie a un pouvoir illimité : elle peut vaincre le dieu protecteur lui même, si le sorcier connaît l'incantation efficace et, en premier, le nom du dieu; car, comme l'écrit CONTENAU : "connaître le nom d'une chose, la nommer, c'est lui donner son existence, en prendre possession; énoncer un acte est déjà l'accomplir". Cependant, le Babylonien pensait que le possédé avait dû commettre quelque faute pour connaître un tel sort.

Devant un malade, le médecin va donc établir son diagnostic : quelle est la nature du démon-maladie qui possède son client ? et un pronostic : quelle est la force de son pouvoir ? La possession étant le résultat du péché, le médecin aide le patient à réciter une "confession négative"; "a-t-il commis des crimes, volé, fait voler ? s'est-il occupé de sorcellerie ou d'enchantement ? A-t-il promis avec son coeur et sa bouche et refusé de donner ?

Puis, de même qu'il faut énumérer tous les péchés pour que soit énoncé celui qui fut commis, de même le malade doit énumérer tous les démons qui ont pu l'assaillir, afin que le responsable se sache connu.

S'il s'agit d'une affection fréquente, les traités médicaux la décrivent et en donnent aussi la cause : "quand un homme est atteint au cou, c'est le fait du dieu ADAD. Quand il est atteint au cou et que sa poitrine est douloureuse, c'est le fait de la déesse ISHTAR aux colliers".

Mais souvent la maladie reste inconnue, et il devient nécessaire de faire appel à la divination pour que soit découvert le nom du mauvais génie et pour que soit évaluée sa puissance. Deux méthodes s'offrent alors au médecin magicien : le recours aux présages (tirés des naissances ou déduits de l'examen du foie d'un animal sacrifié) ou l'interprétation des songes de son patient.

Il faut revenir sur l'hépatoscopie car, pour le Babylonien, ce n'est pas le coeur, mais le foie qui est l'organe vital; et l'examen de ce viscère, chez un animal offert au dieu, fait connaître l'état d'esprit de ce dernier. On peut voir, au Musée Britannique, un modèle de foie en argile, que des traits horizontaux et longitudinaux divisent en cases : chacune contient le présage qui se rapporte à une anomalie du point indiqué. La vogue de l'hépatoscopie passa en ASIE MINEURE chez les HITTITES, puis en ETRURIE.

Ainsi, le plus souvent, grâce aux tablettes où sont décrites les maladies envoyées par tel dieu ou tel démon, grâce à la confession négative, grâce à la divination, diagnostic et pronostic peuvent être établis. Mais il est des affections où le savoir échoue. Ainsi se plaint le "juste souffrant", dans un poème écrit par le clergé de BABYLONE à la gloire de MARDUK qui,

seul, a pu guérir ce malade, frappé de façon imméritée:"j'ai invoqué mon dieu, mais il n'a pas tourné sa face vers moi; j'ai prié ma déesse, mais sa tête ne s'est pas levée vers moi. Le voyant, par la vision, n'a pas décidé de mon avenir; par la libation, l'interprête des songes n'a pas fait briller mon droit. Je me suis adressé au nécromancien et il m'a laissé dans l'ignorance; le magicien, par les passes magiques, n'a pas dénoué mon lien. Les symptômes de mon mal ont mis à la torture l'enchanteur et,sur mes présages, le voyant s'est troublé ; l'incantateur n'a pas fait éclater la nature de ma maladie, et le voyant n'a pas fixé le terme de mon infirmité".

Le travail du médecin comporte un troisième volet : la thérapeutique. Il faut, d'une part, se réconcilier avec le dieu par la prière et les sacrifices, d'autre part, expulser le démon-maladie par les pratiques magiques et les incantations.

La prière se récite, main levée à hauteur des lèvres : "O souveraine des dieux, souveraine imposante,par ta parole auguste et par ta protection fidèle, inviolable, que mon dieu irrité revienne vers moi, que ma déesse irritée,que le dieu de ma ville dont le coeur est irrité, furieux et courroucé contre moi,se calment".

Le sacrifice est souvent celui d'un chevreau. L'animal intervient ici, d'une part comme victime pour apaiser le courroux du dieu, d'autre part comme substitut du malade : on invite l'esprit, jadis errant et maintenant possesseur du corps souffrant, à quitter ce dernier pour venir dans le cadavre de la victime. Là encore, le prêtre va procéder par affirmation : "l'agneau est le substitut de l'homme, l'homme a livré la tête de l'agneau pour la tête de l'homme; il a livré la nuque de l'agneau pour la nuque de l'homme; il a livré la poitrine de l'agneau pour la poitrine de l'homme".

Pour expulser le démon-maladie, le magicien se sert d'incantations. On enjoint par exemple, au démon LAMASHTOU de retourner aux ENFERS et on ajoute : "j'ai fabriqué pour toi une barque, je te ferai monter dedans". Les conjurations sont accompagnées de gestes symboliques : aspersions avec

une pomme de cèdre (fruit réputé incorruptible) trempée dans un récipient où reposent les eaux lustrales; libations de lait, de vin ou de miel : elles sont répandues à terre ou s'écoulent sur une palme de dattier; acte de nouer ou dénouer des liens, ce qui emprisonnera ou dénouera le lien qui enserre le malade; enfin l'incantateur peut projeter dans le feu, grand purificateur avec l'eau, des substances en demandant que soit détruit le mal comme le sont ces symboles : "de même que ces graines sont brulées par le feu... que l'imprécation, le sort, le tourment, la souffrance, la maladie, la douleur, le péché, la faute, le crime, le manquement, la maladie qui se tient dans mon corps, dans ma chair, dans mes membres, comme ces semences , soient brûlées ! En ce jour, que le dieu... les consume, qu'il emporte le sortilège et que moi, je vive".

Cette espérance de vie est exaltée dans le mythe si populaire de GILGAMESH. Ce guerrier, après avoir médité sur la fin de toutes choses, aspira tout au moins à l'immortalité du souvenir en se livrant à la gloire des combats. Mais, son ami et compagnon d'armes, ENKIDU, ayant succombé au cours d'une de leurs aventures, GILGAMESH fut saisi de terreur devant cette mort qu'il avait vainement tenté d'oublier en s'étourdissant du bruit des batailles. Il se mit alors en quête d'un talisman pour échapper à ce sort funeste. Il rencontra le héros du déluge, UTANAPISH TIM, que les dieux avaient rendu immortel, et qui habitait avec son épouse, à l'autre bout du monde; le protégé d'EA révéla à GILGAMESH la cachette, au fond de l'océan, d'une plante qui prolonge la vie : elle porte un nom symbolique : "le vieillard redevient jeune". GILGAMESH s'empara du talisman. Mais, au retour, alors qu'il se baignait dans un puits d'eau fraiche, un serpent, attiré par l'odeur de l'épineuse, sort de son trou et emporte cette dernière. On raconte que le serpent, immédiatement, rejeta ses écailles et qu'il connut, ainsi, une nouvelle jeunesse. Ce dénouement malheureux avait pourtant été annoncé à GILGAMESH; car au cours de sa quête désespérée, la nymphe SIDURI lui avait tenu ces propos : "O GILGAMESH, pourquoi errer ainsi de toutes parts ? la vie que tu pourchasses, tu ne l'atteindras point. Lorsque les dieux ont créé l'humanité; ils ont assigné la mort aux hommes; mais la vie, ils l'ont gardée pour eux".

L'EGYPTE

C'est par une évocation du rôle joué par le SOLEIL que débuteront ces quelques pages consacrées à l'EGYPTE; les appellations multiples sous lesquelles l'astre était adoré suffisent à faire comprendre l'importance de cette divinité : OSIRIS en est la figure la plus célèbre et la plus élaborée; son mythe a donné le jour en la croyance à l'immortalité. Les offrandes faites au mort, le jour de ses funérailles, témoignent qu'une seconde vie était assurée à l'égyptien, après son séjour terrestre.

Contrairement aux autres peuples de l'Antiquité, ceux qui habitaient les rivages du NIL ne pensaient pas que la maladie était un chatiment des dieux; c'était l'oeuvre d'agents surnaturels certes, mais sans qu'il y ait eu offense envers eux.

Cependant, là encore nous retrouvons la souveraineté de la magie : contre les puissances néfastes, on se protège par des incantations ou le port d'amulettes; les médecins détiennent les premières des dieux mêmes : tels que RA, autre nom du dieu-soleil, THOT, le dieu-scribe ou ISIS, la grande magicienne.

Pour faire pendant à ces divinités magiciennes, nous étudierons, dans une deuxième partie, tout un groupe de divinités protectrices dont les plus honorées sont BES qui protège les dormeurs, THOUERIS son épouse et HATHOR la patronne des sages-femmes.

Enfin, dans une troisième partie, sera évoquée la célèbre figure d'IMHOTEP, cet ESCULAPE égyptien, élevé au rang de divinité et dont le culte donna naissance aux rites de l'incubation.

Ainsi verrons-nous que les divinités égyptiennes présentent une personnalité moins rigide que celles honorées en MESOPOTAMIE : les rapports avec les dieux ne s'enlisent plus dans cette comptabilité stérile des fautes commises et, puisque la mort n'est pas un anéantissement de l'homme, l'espérance devient possible : ainsi s'explique la calme résignation des paroles de PTAH-HOTEP qui termineront cette étude sur l'EGYPTE.

"Tu te lèves, magnifique, ô vivant ATON, seigneur d'éternité ! tu resplendis, tu es superbe, tu es fort "..."

"Tu as rempli les deux pays de tes amours, ô magnifique seigneur, constructeur de toi-même, créateur de toute la terre, auteur de tout ce qu'elle contient, hommes, bêtes, arbres qui poussent sur le sol..."

Ces deux fragments du grand hymne du pharaon AKHNATON au dieu solaire traduisent l'action déterminante du soleil sur la religion égyptienne. Sa chaleur sèche, responsable de l'extraordinaire conservation d'édifices construits depuis plus de vingt siècles, sa lumière pure rendant limpide l'atmosphère expliquent que le dieu solaire, quels que soient les noms sous lesquels on l'adore, garde toujours ce caractère de bienveillance,exalté, comme nous le verrons, dans la légende d'OSIRIS. Il est à noter aussique l'astre est un symbole visible de l'éternel renouvellement de la divinité; puisqu'il meurt chaque soir pour renaître à chaque aurore. Comme l'écrit PIERRET dans son livre "Le panthéon égyptien", "toute la mythologie égyptienne réside dans ce que l'on peut appeler le drame solaire; il se compose de plusieurs actes qui sont : la naissance de l'astre à l'Orient, son parcours diurne, sa disparition à l'horizon occidental, sa traversée nocturne de la région infernale, sa réapparition à l'Orient". L'histoire d'OSIRIS en est l'illustration la plus évocatrice. Fils aîné de KEB, le dieu Terre et de NOUT la déesse Ciel, il était, à ce titre, héritier du royaume de la terre. En monarque bienfaisant, il apprit à son peuple la culture du blé, de l'orge et de la vigne. Il était, dans sa tache, assisté de sa femme ISIS et de THOT, le dieu sage. Mais il avait pour frère SETH, l'incarnation du mal, retrouvée dans toute les religions; ici sous sa forme de puissance rivale. On lit dans la légende que SETH enferma OSIRIS,par stra-

tagème, dans un coffre qu'il jeta dans le NIL. Plus tard, retrouvant par hasard le cadavre de son frère, SETH le dépeça en quatorze morceaux, autant qu'il existait de provinces en EGYPTE. La légende de la mort d'OSIRIS fut ainsi interprétée par le Professeur MORET : "SETH était destiné à combattre OSIRIS: il était le rouge désert stérile, le vent de tempête qui dessèche tout sur son passage, l'ennemi-né de l'onde fertilisante et de la végétation, parure du pays noir... Le jour traditionnel de la mort d'OSIRIS tombait en ce temps fatal où le NIL se mettait à décroître, où le vent du désert commençait à souffler et les arbres à perdre leurs feuilles, tandis que l'épi de blé, déjà coupé par la faucille et battu sur l'aire ou foulé aux pieds, était partagé en grains à enterrer". Ainsi OSIRIS personnifie l'astre solaire qui meurt à la fin du jour, mais il est aussi le symbole des forces de la végétation qui mûrit en fructifiant, puis se fane et meurt, pour renaître finalement avec la venue périodique du printemps. Ce tableau se retrouve dans nombre de religions du Proche-Orient, que ce soit avec TAMUZ chez les SYRIENS, DUMUZI chez les SUMERIENS, ou avec ADONIS et DIONYSOS chez les GRECS, qui imaginèrent aussi l'histoire de PERSEPHONE : fille de CERES, enlevée par le dieu des ENFERS et devenue son épouse, elle demeure dans le royaume souterrain six mois de l'année, période pendant laquelle la terre-mère, en signe de deuil, fait sommeiller la végétation

Le mythe d'OSIRIS se poursuit par sa résurrection. ISIS est partie à la recherche de son époux, ses pleurs font déborder le NIL : ainsi s'expliquent les crues du fleuve qui apportent la fertilité au pays. Quand ISIS retrouve les membres épars de son royal époux, elle les enterre en différents champs pour que le dieu revive dans les fruits du sol. On lit ailleurs, qu'aidée par ANUBIS le dieu embaumeur, elle conféra l'immortalité à OSIRIS, non plus sur la terre, mais dans le monde des ENFERS. Enfin, troisième version, ISIS mit au monde HORUS, né de la semence du cadavre, artificiellement réanimé; ce fils consacrera sa vie à venger son père; la fin de la légende chante la victoire d'HORUS sur SETH, le meurtrier.

Ce ne fut qu'à l'époque des dynasties thébaines, 2000 ans avant notre ère, qu'une immortalité identique à celle d'OSIRIS, et jusqu'alors privilège du

du seul pharaon, peut enfin être accordée au simple particulier. C'est ce qu'exalte le passage suivant, tiré du LIVRE DES MORTS, où le défunt revendique l'immortalité : "Hommage à toi, mon divin père, OSIRIS ! Tu as ton corps avec tes membres, tu ne déclines pas... tu ne subis pas la corruption. Je ne déclinerai pas, je ne verrai pas la corruption, j'aurai mon être, je vivrai, je germerai, je me réveillerai en paix". Ainsi, comme l'écrit PIERRET, la vie de l'homme s'assimile à celle du soleil : "il disparaît dans la tombe, située à l'Ouest en EGYPTE, comme le soleil disparaît à l'occident. Il s'appelle OSIRIS comme le soleil disparu et comme lui, sortant de la région souterraine à l'orient, il renaissait pour de nouvelles existences". Ainsi les égyptiens n'expliquaient pas la mort comme une déchéance. Pour eux, la vie et la mort étaient deux phénomènes identiques, se succédant nécessairement. Comme l'écrit LEFEBVRE dans son ouvrage "la médecine égyptienne au temps des pharaons", on ne trouve pas dans les hiéroglyphes "d'idéogramme spécial pour l'idée de vie, ni pour l'idée de mort. La vie et la mort étaient à leurs yeux des "influences" transportées par l'air, des "souffles", comme en témoigne cette phrase tirée du papyrus EBERS : "le souffle de la vie entre par l'oreille droite, et celui de la mort par l'oreille gauche". (ce papyrus, exhumé à THEBES et acquis pas EBERS en 1872, représente une des sources principales de l'histoire de la médecine dans l'EGYPTE antique). Il en était de même des maladies, celles du moins qui n'étaient pas de cause facilement décelable, comme, par exemple, la blessure due à une fléche énnemie. Les maladies internes étaient donc considérées comme l'oeuvre d'agents surnaturels, qui étaient, ainsi que le répétent si souvent les textes magiques : "un dieu ou une déesse, un mort ou une morte, un ennemi ou une ennemie... qui s'était glissé dans le corps d'un être humain". Comment l'en déposséder, sinon par des procédés eux mêmes surnaturels dont usaient des personnages à la fois magiciens et prêtres ? D'ailleurs, cette magie est un don même de la divinité : "il leur a fait la magie comme arme pour détourner le cours des évènements". Il ne faut donc pas être surpris d'entendre un fonctionnaire s'intituler :

"Chef des prêtres de la déesse SEKHMET

Chef des magiciens
Grand médecin du roi "

Cette magie protectrice usait d'incantations récitées ou écrites et d'amulettes. Les incantations récitées étaient soient de vieilles formules, transmises à travers les années, soient des incantations nouvelles, imaginées par des contemporains. Sans avoir besoin d'être prononcées, les formules écrites étaient efficaces par la puissance qui se dégageait des signes tracés sur le papier. On confectionnait sur ce principe des amulettes représentant simplement un symbole de l'écriture hiéroglyphique. Les formules écrites pourraient aussi communiquer leur vertu par contact. Le procédé était en usage dans le principe des "statues guérisseuses" : elles consistaient presque toujours en une stèle d'HORUS debout sur des crocodiles, érigée sur une base couverte de formules magiques contre la morsure des serpents ou la piqûre des scorpions. Un bassin était aménagé dans le socle. Sur la statue, on versait une eau qui s'écoulait sur les écritures et allait remplir le bassin. Il suffisait alors de boire cette eau pour s'assurer le bienfait des incantations et, si l'on avait été mordu ou piqué, pour être guéri.

Les médecins-magiciens affirmaient tenir directement des dieux ces formules incantatoires, comme nous l'apprend ce texte du papyrus EBERS : "Je viens de l'école de médecine d'HELIOPOLIS, où les maîtres vénérables du grand temple m'ont enseigné leurs secrets. Je suis sorti de l'école gynécologique de SAIS, où les déesses maternelles m'ont instruit et protégé. Je possède des incantations composées par le Maître Universel pour écarter la douleur causée par un dieu ou une déesse, par un mort ou une morte. J'appartiens à RE le soleil. Il a dit "C'est moi qui le protégerait contre ses ennemis. Ce sera THOT son guide, lui qui fait parler les écrits, lui l'auteur du recueil des formules; il donne l'habileté aux savants et aux médecins, ses disciples, pour délivrer de la maladie celui que la divinité décide de maintenir en vie..."

RE ou RA, qui personnifie le disque solaire, est en effet considéré par les Egyptiens comme le médecin suprême, préparateur des remèdes et des

onguents. Le même papyrus EBERS indique à ce sujet : "début du remède que RA confectionna pour lui-même.." suit une longue liste d'ingrédients énumérés sans ordre : miel, coriandre, cire et substances non identifiables.

Il est donc établi que THOT, le dieu bienfaisant, fut chargé par le dieu solaire de protéger l'humanité souffrante. C'est pourquoi la corporation des médecins le vénérait comme patron. On l'appelait "le seigneur des paroles divines, de l'écriture sacrée et le secrétaire des dieux", "calculateur du ciel et de ses astres, de la terre et de ce qu'elle contient, dieu mesureur de la terre". Vizir du dieu solaire, arbitre des dieux et des hommes, patron des scribes et des médecins, il personnifie, comme l'écrit ERMAN dans sa "religion des Egyptiens" : "ce que l'égyptien connaît de plus élevé : la sagesse ". Les oculistes se plaçaient tout spécialement sous sa protection ; d'après un très ancien mythe, le dieu avait remis en état,"rendu sain" l'oeil d'HORUS, déchiré en soixante-quatre fragments par SETH, opération magnifique qui permit à son auteur de proclamer : "je suis THOT, ce médecin de l'oeil d'HORUS" (il faut noter, au passage que, sous l'Ancien Empire, les oculistes eurent comme patron un autre dieu : DOUAOU, adoré dans le voisinage d'HELIOPOLIS). Représenté avec une tête d'ibis, THOT est figuré inscrivant sur une branche de palmier les années d'existence promises aux pharaons.

THOT n'était cependant pas le seul dieu à disposer de formules thérapeutiques magiques. Il existait, en EGYPTE, plusieurs mythes reposant sur le postulat que le langage était d'institution divine et exprimait réellement la nature des choses. L'un de ces récits raconte comment, à l'origine des temps, un bouton de lotus,sorti du chaos,s'était épanoui au dessus des eaux. De ce bouton sortit le soleil, sous l'aspect d'un enfant. Or, ce dernier ayant pleuré, ses larmes, en tombant sur le sol, s'étaient figées en hommes. En égyptien, larme se disait en effet "ROMEYET", et humanité "REMET". Au même cycle appartient le récit des origines du pouvoir magique, parcelle de pouvoir divin parmi les hommes. ISIS, désirant s'emparer par ruse de ce pouvoir, avait caché dans la poussière du chemin où devait passer le soleil, un serpent, modelé dans de la boue, Le soleil fut dangereusement mordu. Ne pouvait le guérir

qu'une incantation mettant en oeuvre son vrai nom, celui qu'il gardait caché à tous, parce qu'il donnait prise sur lui. Force lui fut de le révéler à ISIS. Elle devint ainsi la grande magicienne et transmit aux hommes la science et les pouvoirs de la magie, basée sur la connaissance des noms divins.

Si, comme il a été vu précédemment, les médecins se réclamaient de THOT, les malades, de leur côté, adressaient volontiers leurs prières à AMON, à MIN ou à SEKHMET la redoutable : "qu'AMON soit pour moi un médecin, dit un de ces patients,qu'il chasse la douleur de mon corps, qu'il éloigne de moi la maladie". Il était aussi invoqué par ceux qui souffraient de maladies oculaires. Dans un papyrus de LEYDE, il est appelé "médecin qui guérit l'oeil sans médicaments, qui ouvre les yeux, qui débarrasse du strabisme". Ce dieu de THEBES,dont le nom signifie "le mystérieux," n'est pas mentionné sous l'Ancien Empire. Sous le Moyen Empire quand la XIe dynastie fonda le premier empire thébain, AMON vit son sanctuaire devenir temple dynastique et,prenant la tête du panthéon, il fut identifié à RE le soleil.

MIN est "celui qui guérit le malade et ranime le misérable, le bon médecin de celui qui a confiance en lui ", Dieu de la fécondité, sorte de priape égyptien, on le représentait ithyphallique et levant un fléau dans le geste de frapper.

Il recevait l'épithète de Taureau de sa Mère qui semble être à l'origine un titre du soleil, renaissant chaque matin de la déesse Ciel qu'il avait fécondée la veille.

Adorée à MEMPHIS, la déesse léontocéphale SEKHMET, dont le nom signifie "la violente, la puissante", détruit les ennemis. C'est elle aussi qui, chaque année, amène la peste. Elle a un pendant en la personne de BASTET, représentée comme une femme à tête de chat. Les égyptiens parlaient des deux comme d'une seule personne, aimable sous le nom de BASTET, redoutable sous celui de SEKHMET. Déesse de BOUBASTIS (aujourd'hui ZAGAZIG), BASTET se nommerait d'après sa ville dont le nom signifierait "la ville de l'onguent". Le grand prêtre de BOUBASTIS porte le titre de médecin

supérieur : "Celui qui applique l'onguent". Sur une statue guérisseuse du Louvre, il est dit de BASTET : "... elle s'emparera de tout ennemi, de tout serpent mâle, de tout serpent femelle, de tout animal venimeux qui aura piqué ou mordu l'homme qui boit cette eau après avoir absorbé le mauvais venin".

BASTET est aussi une déesse de la joie. Elle porte à la main le sistre des danseuses, au bras une corbeille. Elle tient, dans l'autre main, la tête léonine de SEKHMET, comme pour montrer qu'elle aussi a une tête terrifiante.

Avant de parler du groupe des dieux protecteurs, dont plusieurs sont des créations populaires, il faut évoquer un dieu qui présente, dans ses rapports avec l'humanité, la même ambiguité que SEKHMET. Il s'agit du dieu SETH, l'antagoniste d'OSIRIS. C'est peut être comme dieu guerrier, présidant à l'orage, qu'il a ce double pouvoir de déchaîner et d'enrayer les maladies épidémiques.

L'étude du dieu BES ouvrira ce chapitre des divinités protectrices. Nain grimaçant, il est représenté genoux ployés, langue pendante et yeux à fleur de tête; une peau de léopard lui sert de vêtement, il est coiffé d'un bouquet de plumes. Il figurait sur les chevets (non donné à des ustensiles, de forme hémisphérique, dont se servaient les égyptiens pour appuyer leur tête pendant leur sommeil) : ici, armé d'arcs et de couteaux, il protège les dormeurs contre l'influence des mauvais génies. Il assiste aux naissances, où son rôle est aussi de chasser les démons. Il possède encore un caractère de dieu de la danse et de la musique : on peut le voir, en effet, jouant de la harpe ou frappant des cymbales et dansant. C'est à ce titre, sans doute, qu'il était peint sur les objets de toilette à l'usage des femmes d'EGYPTE.

THOUERIS ou APET est l'apouse de ce dieu grimaçant. Monstre à la fois hippopotame et crocodile, avec des mains humaines et des pattes de lionne, elle se tient debout sur ses membres postérieurs. Une inscription la célèbre : "APET la grande qui a enfanté les dieux". La vache était, en

EGYPTE, l'emblème de la fécondité et toutes les déesses qui furent supposées avoir enfanter le soleil, comme THOUERIS, sont coiffées du disque solaire inséré dans les cornes de la vache. Elle semble être parfois représentée enceinte et toutes les petites statuettes d'elle qui lui étaient consacrées dans les temples laissent supposer qu'elle devait assister les femmes en travail et protéger celles qui allaitaient.

Mais la patronne des sages-femmes est HATHOR, cette autre déesse de la maternité. Figurée soit comme une vache, soit comme une femme à tête de vache, elle aussi porte sur la tête deux hautes cornes lyriformes enserrant un disque solaire. Déesse de la musique et de la joie, elle devint celle de l'amour, que les femmes célébraient par leurs danses, en secouant sistres et tambourins. Cette joyeuse déesse donnera au peuple les SEPT HATHORS qui protégeront les hommes et prédiront leur destin aux nouveau-nés.

Quelques mots encore de deux autres divinités protectrices : le premier, PATEQUE, représenté comme un enfant aux membres difformes, assiste les hommes et les protège contre les serpents en particulier. De même pour ONOURIS, qu'on figurait sous les traits d'un prince roulant sur un char de guerre et tuant des bêtes sauvages. On l'appelle "le sauveur" et il protège aussi bien des ennemis que des animaux réputés dangereux ceux qui portent son image comme amulette.

Il reste maintenant à évoquer la figure la plus célèbre de l'histoire de la médecine dans l'ancienne EGYPTE : mi-légendaire et mi-réelle l'image d'IMHOTEP symbolisée, comme l'ont écrit BARIETY et COURY, "la fusion de la médecine mythologique, sacerdotale et praticienne". Ce "grand médecin des dieux et des hommes" vécut probablement au début du IIIe millénaire sous la IIIe dynastie. Il appartenait à la cour du roi DJESER, dont il était l'architecte. Mais à cette époque, la personnalité du médecin n'était pas encore individualisée, et c'est pourquoi IMHOTEP fut tour à tour "chef des lecteurs sacrés, ministre, scribe et sage, architecte, astronome, astrologue, alchimiste, magicien et médecin". Comme architecte, il construisit

la pyramide à degrés de SAKKARAH, faite non plus de briques, mais de blocs de pierre appareillés. Comme patron de tous les érudits, c'est en son honneur que le scribe,dit-on, avant de tremper son calame dans le godet à eau, en répandait les premières gouttes. La vénération pour cet homme de génie s'affirma d'assez bonne heure après sa mort. Une tradition, en cours jusqu'à l'époque grecque, affirmait que le roi MYCERINUS, sous la IVe dynastie, lui accordait déjà des honneurs quasi divins. A l'époque Saïte (XXVIe dynastie); il est incorporé dans la triade de MEMPHIS, comme fils de PTAH et de SEKHMET.Considéré comme dieu de la médecine, identifié par les grecs à leur ASKLEPIOS, tout porte à croire qu'il fut un praticien de talent, mais rien ne permet de l'affirmer. Il fonda peut être une ou plusieurs "Maisons de Vie", centres de culture où étaient conservés les textes médicaux. Son culte est célébré àMEMPHIS, à THEBES, à SAKKARAK et à PHILAE. On retrouve dans de nombreux temples une image ou une inscription à son sujet.

A KALABCHEH, en NUBIE, on le voit recevant une offrande de l'empereur AUGUSTE,alors que, comme le fait remarquer CAPART dans son livre "MEMPHIS à l'ombre des pyramides", "il s'est écoulé entre le ministre de DJESER et AUGUSTE un temps deux fois aussi long qu'entre l'empereur romain et nous".

A l'époque grecque, les prêtres du temple de KHNOUM, à ELEPHANTINE, se prévalaient encore de privilèges dont ils faisaient remonter la concession à DJESER, et cela en une circonstance où la science d'IMMOTEP parvint à sortir l'EGYPTE d'une situation désastreuse. C'est en l'an 18 de sonrègne que DJESER envoya au prince d'ELEPHANTINE un décret gravé sur une stèle (stele de SEHEL qui a permis que l'histoire arriva jusqu'à notre époque) : le roi explique, dans son préambule, dans quelles conditions il fut amené à faire ce décret : "j'étais dans mon palais profondément soucieux, car,depuis sept ans, le NIL n'était pas venu en son heure et la détresse était générale. Le grain était rare et les herbages manquaient,ainsi que toutes les choses servant à l'alimentation". DJESER interroge IMHOTEP pour savoir où se trouvaient les sources du NIL et quel dieu possédait sur elles la puis-

sance. Après avoir étudié les livres sacrés de la grande bibliothèque sacerdotale d'HERMOPOLIS, IMHOTEP fut à même de renseigner son roi : "il y a un district au milieu de l'eau, dans laquelle le NIL vient au jour : on l'appelle ELEPHANTINE. Là se trouve le lit de HAPI (le NIL), où il renouvelle sa jeunesse lorsqu'il provoque l'inondation du pays". Aux environs se trouvaient des carrières,que l'on exploitait pour la construction de temples, pyramides et statues de toutes espèces. IMMOTEP énumère ensuite les divinités qu'on y vénérait à côté de KHNOUM,dieu d'ELEPHANTINE. Le roi, joyeux d'entendre un tel rapport, ordonna de sacrifier aux dieux d'ELEPHANTINE. La nuit suivante, KHNOUM lui apparut : "je te donne toutes les pierres précieuses qui n'ont pas été trouvées et les mines auxquelles on n'a plus travaillé, afin de construire des temples et de relever ce qui est tombé en ruine. Je suis le créateur : le NIL croît selon mon plaisir; les deux sources sont en ma possession. Je ferai que le NIL gonfle et qu'il ne manque plus une année, les plantes s'inclineront par leurs fruits et les hommes redeviendront heureux, comme ils l'étaient autrefois". Le roi se réveilla et décida que, dorénavant, la région depuis ELEPHANTINE jusqu'à PHILAE constituerait un district privilégié, dédié au dieu KHNOUM.

L'apparition du dieu au roi pendant son sommeil et le songe prophétique évoquent un procédé auquel les égyptiens eurent souvent recours. On crut longtemps, probablement à tort, que les grecs avaient "inventé" les temples analogues à ceux dédiés à ESCULAPE. Pour THORWALD ("histoire de la médecine dans l'antiquité"), l'idée d'édifier des sanctuaires où les prêtres,consacrés à un dieu, soignaient les malades en les soumettant à divers rites, tels l'hypnose, germa dans la vallée du NIL. Plus tard, ces temples furent un prétexte au clergé avide de s'enrichir. A cette époque remonte l'ascension d'IMHOTEP : les prêtres se rappelèrent l'existence de ce dieu guérisseur, dont l'image était restée intacte, malgré les siècles, et décidèrent de s'en servir pour attiser la ferveur religieuse. Les rites ressemblaient à peu de choses près à ceux d'EPIDAURE. L'absorption d'opium ou de jusquiame plongeait les malades dans une sorte d'hypnose; ils croyaient

voir apparaître le dieu et se considéraient débarrassés de leurs maux; d'autres l'étaient même par autosuggestion. Ceux qui croyaient à ses songes en faisaient des livres à la gloire du dieu et à l'usage des fidèles. L'introduction de l'un de ces ouvrages est parvenue jusqu'à nous; un écrivain grec du 2e siècle de notre ére avait reçu pour mission de traduire un livre attribué au roi MYCERINUS ce manuscrit, découvert dans un temple d'IMHOTEP, célébrait les fastes du dieu. Mais, devant la difficulté de la traduction, l'écrivain grec avait remis sa tache à plus tard. Pour le punir Imhoptep lui avait envoyé une maladie : "la nuit, quant tout dort, hormis les malades", il fut saisi par la fièvre et sa respiration devint difficile; la mère de l'écrivain, affligée, vient s'asseoir à ses côtés. Soudain, ce n'était pas un rève, surgit une apparition divine et terrible : un être, dont la stature dépassait celle d'un homme, portant des vêtements resplendissants et tenant un livre dans sa main gauche, examina le malade deux à trois fois de la tête jusques aux pieds. Puis, il disparut, lorsque la mère se fut ressaisie, elle réveilla son fils : il n'avait plus de fièvre, et, chose curieuse; la scène qui venait de se dérouler sous les yeux de sa mère, il l'avait, lui aussi, vue en songe. Plein de reconnaissance, il fit une offrande au dieu guérisseur, mais le prêtre, chargé de la présenter, lui avait déclaré que le dieu apprécierait davantage qu'il remplit sa promesse. L'homme, ainsi guéri, écrivit alors son livre, afin d'exalter la gloire du dieu : "toute langue grecque racontera désormais l'histoire d'IMOUTHES et tout grec l'adorera".

On connaît aussi un conte populaire de la Basse Epoque, relatant l'histoire de la femme d'un prince, désolée de ne pas avoir de fils. Elle se rendit au temple d'IMHOTEP et le pria ainsi ; " Tourne ta face vers moi; c'est toi qui accomplis les miracles et qui es bienfaisant dans tous tes actes. C'est toi qui donneras un fils à qui n'en a pas". La princesse alla dormir dans le temple et le dieu, qui lui apparut, lui assura qu'elle obtiendrait l'enfant tant désiré.

Il faut parler enfin de la représentation d'IMHOTEP et de la signification de son nom : il est figuré assis et tenant sur ses genoux un papyrus déroulé; il est coiffé d'un serre-tête, vétu d'une longue robe et chaussé de

sandales. Dans la triade memphite, il est considéré comme le fils de PHAM "I-EM-HOTEP" signifie "qui arrive heureusement". Ce dieu-fils est le soleil renaissant, qui se lève en paix, victorieux de ses ennemis les ténèbres, de là son pouvoir de repousser les mauvais esprits et les maladies dans lesquelles ils s'incarnent.

Ainsi, du dieu soleil au sage IMHOTEP, d'ISIS la magicienne à HATHOR, la joyeuse déesse, les égyptiens avaient recours dans l'antiquité à bon nombre de divinités pour conjurer maladies et tourments divers. Mais malgré l'aide de la magie et de ses incantations, le sage avait compris que :

"L'homme est limon et paille,
Dieu est son constructeur,
C'est lui qui démolit,
Lui qui construit quotidiennement..."

Devant la vieillesse et la mort, il savait rester placide, comme en témoignent ces lignes du philosophe PTAH-HOTEP, écrites vers 2500 avant JESUS-CHRIST :

"Tu ne peux connaître l'heure de ta fin
Lorsque vient la Mort, elle saisit le nourrisson
suspendu au sein de sa mère,
Aussi bien que celui qui a atteint l'âge des vieillards
Quand elle viendra pour t'emporter, qu'elle te
trouve prêt".

oOo

LA SYRIE - PALESTINE

Avant d'étudier la position de la tradition juive orthodoxe face à la maladie, une première partie de cette étude consacrée à la SYRIE et à la PALESTINE brossera un rapide tableau des divinités guérisseuses païennes : qu'elles s'appellent ESHMUN, SHADRAFA ou les REPHAIM, elles ont essentiellement des caractères de divinités de la fécondité. Puis, furent honorés des dieux étrangers : les uns de tradition hellénique, comme ASKLEPIOS et HYGIE, d'autres venus d'EGYPTE, come SERAPIS qui finira par effacer la personnalité de toutes les autres divinités païennes. Pour clore cette première partie, quelques lignes évoqueront l'existence probable d'un culte des sources guérisseuses, mais que la tradition juive essaya d'abolir : il n'existe en effet dans l'ANCIEN TESTAMENT qu'un seul exemple de guérison par l'eau : celle de NAAMAN.

Une seconde partie développera donc cette conception juive face à la maladie ; cette dernière peut être soit une épreuve envoyée au fidèle, soit un moyen de fléchir ou d'exterminer les ennemis d'ISRAEL, soit enfin, et nulle part ce concept est mieux explicité, un chatiment envoyé par YAHVE pour punir celui qui transgresse les commandements divins.

Le seul recours pour écarter les maux les plus divers est donc d'adorer la divinité et de lui obéir en toutes choses.

Ce fut essentiellement à des dieux de fécondité que se rapportaient les cultes guérisseurs de SYRIE et de PALESTINE, en dehors de la tradition juive.

Si la personnalité d'ESHMUN, divinité invoquée dans ces deux pays depuis le VIIIe siècle avant JESUS-CHRIST, présente quelques inconnues telles que son origine (sumérienne ?) et son caractère primordial (essentiellement dieu guérisseur, comme semblerait l'attester une inscription où un patient reconnaissant le remercie de sa guérison et l'assimile à ASKLEPIOS, ou bien personnalité proche de l'ADONIS-TAMMUZ : dieu de la fertilité, des puissances de vie et de mort et,par extension, dieu guérisseur ?) celle du dieu SHADRAFA semble plus précise : sur une stèle datant du Ve siècle avant notre ère (le plus ancien document relatif à cette divinité), SHADRAFA est représenté drapé, tenant dans la main droite un sceptre ou s'enroule un serpent; il est coiffé du calathos (corbeille et boisseau de blé) : Par ces symboles de la terre féconde et du serpent, SHADRAFA s'apparente aux divinités chthoniennes, mais le serpent est signe des forces de guérison le nom même du dieu traduit ce pouvoir de thérapeute:"shed" signifie divinité et "rafa" est une racine sémitique qui signifie guérir.

A cette même racine se rattache le nom des REPHAIM : appelés guérisseurs, ils étaient responsables de tout ce qui concerne la fécondité, celle des hommes et celle de la terre ; dans divers passages de la BIBLE, les REPHAIM désignent les ombres qui peuplent le SHEOL ou monde souterrain, mais il faut savoir que de fréquents liens rapprochaient les cultes agraires des pratiques funéraires destinées à assurer la fécondité du sol.

Puis,aux anciennes divinités des SEMITES, succédèrent les dieux guérisseurs de tradition hellénique .

C'est de toute évidence le culte d'ASKLEPIOS qui fut le plus largement répandu. Voici quelques exemples relevés parmi les nombreux témoignages de sa popularité : plus de deux siècles avant JESUS -CHRIST

le dieu guérisseur est représenté sur des monnaies de MARATHOS; à SIDON et dans la région du HAURAN, des monuments antérieurs à notre ère furent consacrés au fils d'APOLLON; vers 170 après JESUS-CHRIST, PAUSANIAS écrit que les Sidoniens rendaient à ASKLEPIOS un culte plus authentique que celui d'EPIDAURE.

Le culte d'HYGIE fut aussi attesté en PALESTINE par des monnaies de TIBERIADE datant des I et IIe siècles de notre ère : elles sont probablement en relation avec les bains chauds de HAMMATH, dont la célébrité fut grande à l'époque, surtout pour les militaires romains qui venaient y acquérir les bienfaits de ses eaux sulfureuses.

Mais,comme l'écrit DUPREZ dans son livre "JESUS et les dieux guérisseurs" : "ASKLEPIOS allait trouver rapidement devant lui un redoutable concurrent : SERAPIS, qui devait bientôt le supplanter dans le PROCHE-ORIENT". Les origines de cette divinité sont discutées : TACITE et PLUTARQUE racontent que sa statue aurait été amenée de SINOPE, port d'ASIE MINEURE, à ALEXANDRIE ; le seul fait certain est que son culte s'est répandu d'EGYPTE sous l'influence du roi PTOLEMEE I (305-285) : ce dernier en fit le dieu de l'EGYPTE hellénistique; sa légende reste aussi entourée d'obscurité : selon APOLLODORE, SERAPIS serait la forme divinisée sous laquelle se serait manifesté APIS une fois ressuscité; ses caractères sont très proches de ceux d'ASKLEPIOS; il est d'abord une divinité chthonienne : c'est avant tout sous la forme d'un dieu des morts, associé à OSIRIS, qu'il est représenté à ALEXANDRIE; de là, l'origine de ses attributs : le calathos et le CERBERE. Il faut ajouter qu'il est souvent figuré sous la forme d'un serpent à tête d'homme; plusieurs auteurs ont relaté dans des livres,aujourd'hui malheureusement disparus, les miracles du dieu guérisseur; de leur côté,les prêtres des différents sanctuaires inscrivaient dans les livres sacrés, détenus dans les temples, les remèdes des guérisons obtenues. Il délivrait non seulement les corps, mais aussi les esprits : ARISTIDE lui rend grace en effet de "sauver, en ornant l'âme de sagesse, en la purifiant et en donnant la santé aux corps"; aussi des fidèles se consacraient-ils à lui comme le prouve le récit de papyri trouvés près du

SERAPEION de MEMPHIS : il y est écrit que plusieurs de ces dévots vivaient dans l'enceinte même du temple. Son culte se répandit dans tout le PROCHE ORIENT : en PALESTINE, on retrouva un grand nombre de monnaies frappées en l'honneur du dieu alexandrin.

Mais, si l'on distinguait, à l'origine, une personnalité propre à chaque dieu guérisseur, ces divinités ne tardèrent pas à se confondre. DUPREZ explique que "cette fusion était favorisée par le syncrétisme religieux qui caractérisait le PROCHE ORIENT à l'époque hellénistique. Dans ce carrefour de civilisations, les dieux égyptiens, grecs et orientaux fusionnèrent, les grands dieux étrangers s'assimilèrent aux dieux locaux". ESHMUN fut identifié à ADONIS certes, mais surtout à ASKLEPIOS; sur des monnaies, on peut voir le dieu ESHMUN s'appuyer sur un bâton le long duquel se glisse un serpent : représentation traditionnelle de celui qui fut instruit par CHIRON. SHADRAFA, lui, fut associé, parfois à ASKLEPIOS, plus souvent à DIONYSOS.

Mais il est deux divinités dont l'identité des origines et des attributs allait favoriser la fusion : c'est ASKLEPIOS et SERAPIS. Ce rapprochement se fit aussi bien en EGYPTE qu'en GRECE ou à ROME : dans cette dernière ville, SERAPIS fut élevé au rang de protecteur des légions or, l'on sait le rôle actif qu'ont toujours joué, dans la propagation des nouveaux cultes, les militaires du Monde Antique.

Ainsi a-t-on pu écrire :

"Les esprits de sens rassis ont peine à suivre le travail d'assimilation qui permit à chaque peuple et, pour ainsi dire, à chaque individu, de reconnaître son idéal ou son dieu préféré dans SERAPIS : le dieu alexandrin, OSIRIS pour les égyptiens, fut à volonté ZEUS - PLUTON - DIONYSOS - ASKLEPIOS pour les grecs, BAAL pour les sémites..."

En résumé de cette brève étude des dieux guérisseurs païens il ressort que, à l'origine, chaque dieu avait une personnalité bien marquée attachée à un territoire personnel : ESHMUN à SIDON, SHADRAFA à PALMYRE : pour les divinités des SEMITES; ASKLEPIOS et SERAPIS pour celles de tradition hellénique .

Mais,anciens dieux chthoniens, en rapport avec le sol fécond, ces dieux guérisseurs présentaient trop de caractères communs pour qu'ils ne fussent pas l'objet d'une fusion. Ainsi, quand la civilisation grecque s'étendit en ORIENT, ASKLEPIOS et SERAPIS supplantèrent les anciennes divinités : le premier fut surtout invoqué en SYRIE-PHENICIE, le second davantage en PALESTINE, à une époque plus tardive. Puis le processus d'assimilation s'étendit encore : SERAPIS, cette divinité protéiforme, "absorba" progressivement la personnalité d'ASKLEPIOS, son confrère grec.

Avant de parler de la position de la tradition juive face à la maladie, il faut évoquer cette croyance que lesSEMITES partageaient avec nombre de peuples primitifs; à savoir que des esprits ou des anges étaient en relation avec les sources et les fleuves. Dans la littérature juive, les "anges des eaux", et "les anges des rivières" chantent les louanges de DIEU, à côté des "anges des montagnes et des plaines". L'eau peut aussi servir de refuge aux esprits du mal : une légende rabinique, datant du 2e siècle de notre ére, raconte qu'un de ces esprits s'installa dans une source et, de là, tourmenta le pays et ses habitants; l'esprit bienfaisant de la source indiqua la façon de s'en débarrasser : sitôt que, par le bouillonnement del'eau, se manifesterait l'esprit du mal, tous les habitants devaient frapper la source à l'aide de leur faux; on fit comme il avait été dit : l'esprit du mal fut frappé et son sang vint rougir la surface des eaux.

Cependant, bien que, pour les SEMITES, l'eau fut habitée par des forces divines, très rarement lui furent reconnues des vertus guérisseuses. La tradition juive orthodoxe se montra réticente face à ces cultes trop entachés de superstitions et de paganisme. Pourtant, certaines sources étaient réputées pour leurs propriétés médicales :on attribuait plusieurs cas de guérison de lèpre aux vertus de la source de MYRIAM, source qui se jetait dans le lac de TIBERIADE, "or, commente DUBREZ, ces eaux étaient célèbres dans l'antiquité païenne. Des traces de cultes guérisseurs païens, plus anciens que les textes juifs cités,ont été découvertes, près de TIBERIADE. Ainsi ces textes juifs tardifs pourraient être une tentative pour rendre orthodoxes des traditions païennes en les judaïsant".

Dans l'Ancien Testament, le seul cas de guérison par l'eau est celui de NAAMAN. Voici cette histoire, telle qu'on peut la lire dans le IIe livre des Rois :

"NAAMAN, général d'armée du roi de SYRIE, était un homme considérable et en grande faveur chez son maître, parce que le Seigneur avait donné par lui la victoire à la SYRIE ; mais cet homme, ce vaillant guérier, était lépreux . Or, les SYRIENS, ayant fait une incursion sur le territoire d'ISRAEL, en ramenèrent captive une jeune fille, qui entra au service de de l'épouse de NAAMAN. Elle dit à sa maîtresse : "Ah ! si mon maître s'adressait au prophète qui est à SAMARIE, certes il le délivrerait de sa lèpre ". NAAMAN vint l'annoncer à son maître, disant :" voila ce qu'a dit cette jeune fille qui est du pays d'ISRAEL". Le roi de SYRIE répondit : "Va, pars; je veux envoyer une lettre au Roi d'ISRAEL", et il partit, emportant dix Kikkar d'argent, six mille pièces d'or et dix habillements de rechange. Il remit au roi d'ISRAEL la lettre ainsi conçue:"au moment où cette lettre te parviendra, sache que j'ai envoyé vers toi, NAAMAN, mon serviteur, pour que tu le délivres de sa lèpre". A la lecture de cette lettre, le roi d'ISRAEL déchira ses vêtements et dit : "Suis-je donc un dieu qui fasse mourir et ressuscite, pour que celui-ci me mande de délivrer quelqu'un de sa lèpre ? Mais non, sachez-le bien et prenez-y garde, c'est qu'il me cherche querelle".

Cependant, ELISEE, l'homme de DIEU, ayant appris que le roi d'ISRAEL avait déchiré ses vêtements, fit dire au roi : "Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements ? Qu'il vienne me trouver, et il saura qu'il est des prophètes en ISRAEL !".

NAAMAN vint avec ses chevaux et son char, et s'arrêta à l'entrée de la demeure d'ELISEE. ELISEE lui fit dire par un envoyé : "Va te plonger sept fois dans le JOURDAIN et ta chair redeviendra nette".

NAAMAN se mit en colère et s'en alla en disant : "Certes, m'étais-je dit, il va sortir, s'arrêter, invoquer le nom de l'Eternel, son Dieu; puis il aurait passé sa main sur la partie malade et guéri le lépreux. Est-ce que l'AMANA et le PARPAR, ces rivières de DAMAS, ne valent pas mieux que

toutes les eaux d'ISRAEL ? Pourquoi, en m'y baignant, ne deviendrai-je pas net ?" Et il s'en retournait et partait furieux, quand ses serviteurs s'approchèrent pour l'exhorter et dirent : "Mon père, si le prophète t'avait imposé une chose difficile, ne l'aurais-tu pas faite ? Combien plutôt, lorsqu'il te dit : Baigne-toi, tu sera net !".

Il descendit, se plongea dans le JOURDAIN sept fois selon la parole de l'homme de Dieu, et sa chair redevint comme la chair d'un jeune enfant; il était rétabli".

Cette méfiance a l'égard des eaux guérisseuses avait pour origine la croyance fondamentale que c'est :

> "... de la bouche de l'Eternel qu'émanent les maux et les biens".

Dans le DEUTERONOME (chapitre XXXII, 39), YAHVE proclame :

> "c'est moi qui fais mourir et qui fais vivre; quand j'ai frappé c'est moi qui guéris".

La maladie peut être envoyée pour éprouver les hommes, tel JOB qui :

> "fut frappé par SATAN d'un ulcère malin des pieds à la tête".

Ou bien est-ce le chatiment des ennemis d'ISRAEL : dans l'EXODE (Chapitre IX , 8,9) on peut lire :

> "L'Eternel dit à MOISE et à AARON : "prenez plein vos deux poignées de suie de fournaise; et que MOISE la jette vers le ciel aux yeux de PHARAON. Qu'elle forme une poussière sur tout le pays d'EGYPTE et devienne, sur l'homme et les animaux, une inflammation bourgeonnant en pustules".

Parfois, l'oeuvre de YAHVE sait être redoutable, comme cette dernière épreuve qui décida PHARAON à laisser partir les enfants d'ISRAEL :

> "MOISE dit : "ainsi a parlé l'Eternel : quand il sera minuit, je me montrerai au milieu de l'EGYPTE, tout premier-né en

EGYPTE mourra, depuis le premier-né de PHARAON qui devait lui succéder sur le trône, jusqu'au premier-né de l'esclave qui tourne le moulin, ainsi que le premier-né des animaux. Ce sera un grand cri dans tout le pays d'EGYPTE, tel qu'il n'y en eut jamais et qu'il n'y en aura plus de semblable".

Mais la maladie est surtout le chatiment du pécheur, ainsi que le proclame le DEUTERONOME, au chapitre XXVIII :

"L'éternel te frappera d'enflure, de fièvre, d'embrasement, d'inflammation, de chaleur brûlante... qui te poursuivront jusqu'à ta destruction... L'Eternel te frappera de la lèpre d'EGYPTE, d'hémorroïdes, de gale fluente et de gale sèche dont tu ne pourras être guéri...

L'Eternel te frappera de frénésie, de cécité et d'étourdissement...

L'Eternel te frappera d'une lèpre maligne sur les genoux et sur les cuisses, dont tu ne pourras être guéri, de la plante du pied jusqu'au sommet de la tête.

... Toutes ces malédictions viendront sur toi, te poursuivront et t'atteindront jusqu'à ta destruction, parce que tu n'auras pas obéi à la voix de l'Eternel, ton Dieu, pour observer ses commandements".

Ainsi, pour les adeptes du JUDAISME antique, les pouvoir de YAHVE étaient infinis :

"L'Eternel s'avance...

Devant lui marche la peste,

Et la fièvre brûlante suit ses pas.

Il se lève et la terre vacille

Il regarde et fait sursauter les peuples,

Les antiques montagnes éclatent".

En face de cette divinité redoutable,

"L'homme, né de la femme,
n'a que peu de jours à vivre et il est rassasié de troubles,
Comme la fleur, il pousse et se flétrit,
il fuit comme l'ombre et n'a point de durée"

(Le Livre de JOB - Chapitre XIV, 1,2)

Le seul espoir de cette créature, qui ne semble avoir, pour héritage terrestre, que faiblesse et jours de misère, est l'observance des commandements divins, alors :

"Tu n'auras à craindre ni les terreurs de la nuit, ni les flèches qui voltigent le jour, ni la peste qui chemine dans l'ombre, ni l'épidémie qui exerce ses ravages en plein midi.
... Toi, le mal ne t'atteindra point...
... car dit, le Seigneur, il m'est attaché et
je veux le sauver du danger".

De même est-il encore écrit :

"La main de Dieu protège, pour leur bonheur, tous ceux qui le recherchent".

Ainsi luit l'espérance.

oOo

LA GRECE

Une première partie de cette étude consacrée aux divinités guérisseuses de la GRECE antique évoquera les chefs de ces bandes d'envahisseurs qui déferlèrent sur le pays d'HOMERE jusqu'au 8e siècle avant JESUS-CHRIST qu'il s'agisse de MELAMPE, d'ORPHEE ou de MUSEE, tous furent à la fois poètes, magiciens, médecins et législateurs.

Puis, nous évoquerons, d'une part la figure d'HERAKLES, ce géant qui fit oeuvre d'hygiéniste d'autre part, celle de divinités, d'origine étrangère, telle EILEATHYE, qui présidait aux accouchements.

Les deux guérisseurs classiques seront étudiés dans une deuxième partie : ATHENA protégeait les enfants, APHRODITE assurait la fécondité; quant à ARTHEMIS et APOLLON, tous deux présentaient un même caractère d'ambiguité; frappant les mortels de leurs flèches ou bien les guérissant (Il est à noter que ce mythe de l'épidémie, s'abattant sous forme d'une pluie de flèches, se retrouvera au moyen age : nombre de VIERGES étaient représentées, bras étendus au dessus des fidèles, les protégeant de leur manteau contre ce que l'on croit être, à première vue, une pluie ruisselante, figurée sous forme de traits : ces derniers ne sont en fait que des flèches, symbole d'épidémies dévastatrices).

Puis nous parlerons de ce fils d'APOLLON : ESCULAPE, symbole de bonté et de sagesse : un long chapitre lui sera consacré, racontant l'histoire de sa naissance malheureuse, de son éducation par CHIRON, le centaure, et de son oeuvre. Quelques mots sur EPIDAURE et les miracles qui s'y produisaient, au nom du dieu, feront mieux comprendre l'étendue de sa popularité; à l'établissement de cette dernière contribua, de façon certaine, le symbolisme de sa mort.

Enfin, une troisième partie de cette étude s'efforcera de démontrer qu'ASKLEPIOS fut à l'origine une divinité chthonienne : il était alors ASKALAPIOS, le dieu-taupe; puis seront évoquées, en conclusion, les résurgences de cette croyance primitive dans le folklore français.

Si les peuples de MESOPOTAMIE et d'EGYPTE sont entrés dans l'histoire dès l'époque paléolithique, c'est seulement à la fin du néolithique que l'on trouve les premières traces de l'homme en GRECE. Pendant toute une période qui s'étend jusqu'au VIIIe siècle avant notre ère, la médecine grecque a conservé les caractères proprement magiques de ses aînées orientales à leur stade primitif.

Les hommes croyaient alors que les phénomènes naturels, obscurs et terrifiants, pouvaient être commandés par certains d'entre eux, si le pouvoir leur en avait été accordé.

Ainsi les vagues d'envahisseurs qui déferlèrent sur la GRECE, avaient pour chefs des "visionnaires", appelés "envoyés de Dieu", à la fois poètes, prophètes, magiciens, médecins, rois et législateurs.

Ils fondèrent des familles qui se communiquaient de façon héréditaire leur savoir surnaturel. Citons, parmi les plus célèbres, MELAMPE, ORPHEE et son élève MUSEE.

MELAMPE savait le langage des oiseaux et des serpents : ces derniers lui avaient enseigné l'art de prédire l'avenir, en lui léchant les oreilles. Ce magicien connaissait la vertu mystérieuse des plantes et des minéraux : il guérit IPHICLOS de son impuissance en lui faisant avaler de l'oxyde de fer. Il eut à traiter les filles de PROETOS, roi d'ARGOS : elles souffraient de névrose hystérique et d'une dermatose, qui semble se rapporter à une manifestation tertiaire de la syphilis; il usa à leur égard d'une thérapeutique complexe, se composant successivement d'un rite propre au culte de DIONYSOS, d'une hydrothérapie, d'un sacrifice substitutif, sous la forme d'un cochon de lait, égorgé au-dessus de la tête des trois jeunes femmes et, enfin, de l'ingestion de lait de chèvre, à qui l'on avait fait brouter de

l'éllébore blanc. De cette guréison spectaculaire, MELAMPE s'enrichit d'une épouse (la fille ainée de PROETOS) et d'un royaume. Dans ce dernier, il installa de façon officielle, le culte de DIONYSOS.

Autre promoteur des rites dionysoques, ORPHEE était, lui aussi le magicien, le poète qui savait "le langage" des minéraux et celui des bêtes sauvages. Chez le peuple des CICONES, dont il était le roi, il introduisit une discipline ascétique : il leur interdit en effet de manger de la viande, interdiction qui visait à adoucir les moeurs féroces et cannibales des premiers grecs.

ARISTOPHANE parle de MUSEE, contemporain d'ORPHEE et son disciple, en ces termes :

> "Vois combien,dès l'origine, se sont montrés utiles ceux des poètes qui avaient l'âme noble : ORPHEE nous enseigna les mystères et à nous abstenir de meurtres; MUSSE nous enseigna la guérison des maladies et les oracles".

Jusqu'alors la médecine grecque s'éveillait dans les balbutiements d'une psychothérapie liée à la magie, puis d'une thérapeutique basée sur la vertu de quelques plantes.

Avec HERACLES sont apparus les premiers éléments d'hygiène. Grande était la mortalité dans ces régions, infestées de marais et de fléaux épidémiques, que symbolisaient les monstres les plus divers. Selon HESIODE, HERAKLES fut médecin. Il était appelé à MELITE :"ALEXICACOS" (celui qui écarte les maux) pour avoir enrayé une épidémie de peste; il était "SOTER" (le sauveur) à ELIS : il y détourna le cours du fleuve ALPHEE qui, sorti de son lit, formait des marécages pestilentiels : il coupa court ainsi à une autre épidémie. De même, la destruction des oiseaux du lac STYMPHALE, le meurtre de l'HYDRE de LERNE, qui assécha les marais d'ARGOLIDE et le nettoyage des écuries d'AUGIAS sont là des travaux d'assainissement.

Mais HERAKLES était atteint d'un mal,(selon LAIGNEL-LAVASTINE) se rapprocherait d'une épilepsie à forme psychique ; DIODORE de

de SICILE nous en a décrit les accès de fureur aveugle, pouvant aller jusqu'au meurtre, et suivis d'amnésie; contre ce mal sacré, le héros utilisait les vertus sédatives de l'hydrothérapie chaude, qui, sous le nom d'HERAKLEIA, connut un grand succès dans le monde greco-romain - ainsi que l'action bénéfique de certaines plantes, comme la jusquiame blanche.

Belladone, jusquiame et opium, qui versaient la mort ou l'oubli, entraîent aussi dans la composition des philtres de CIRCE et MEDEE, filles d'HECATE.

D'autres divinités, d'origine asiatique ou crétoise, étaient en rapport avec l'art médical dans cette civilisation mycénienne : telle EILEATHYE, fille de ZEUS : déesse crétoise des accouchements, puis naturalisée grecque, elle sera confondue avec ARTEMIS, la vierge chasseresse - HERMES l'égyptien était considéré comme le détenteur de tous les secrets d'orient. PAEON, ayant guéri PLUTON, blessé par HERAKLES, devint médecin des dieux; au Chant V de l'Iliade, c'est lui qui "versant des baumes - qui appaisent les douleurs" prodigue ses soins à ARES.

Il faut parler maintenant des divinités grecques classiques, que la légende dota d'attributs médicaux, tels ATHENA, APHRODITE, ARTEMIS et APOLLON qui confia à CHIRON le centaure, ce fils, combien célèbre, que fut ASKLEPIOS.

Appelée "SOTERIA" (la salvatrice), ATHENA exerce sa sollicitude sur les nouveau-nés qui, si l'on en croit EURIPIDE, portaient comme un don de la déesse, des amulettes en forme de petits serpents d'or; une légende rapporte que la vierge aux yeux pers fut aimée d'HEPHAESTOS ; se dérobant au désir passionné du forgeron des dieux, elle consentit cependant, tant sa tendresse pour l'enfance était grande, à recevoir, des mains de GE, la terre, le petit ERICHTONIOS, né de la semence du dieu; ATHENA confia le nouveau-né aux soins des AGLAURIDES, qui trouvèrent, dans la corbeille de l'enfant, des petits serpents d'or. Une autre légende rapportait qu'elle avait facilité la délivrance de LETO, mère d'APOLLON - Elle préside aux soins des enfants, au point que les femmes d'ELIDE la vénéraient sous le nom de "MERE"

selon les dires de PAUSANIAS - ATHENA est aussi mentionnée sous le nom d'HYGIEIA "la santé", et,si l'on peut en croire PLUTARQUE, PERICLES aurait dédié, sur l'ACROPOLE une statue de bronze à l'HYGIE, en reconnaissance pour la guérison inespérée d'un de ses architectes gravement blessé. Mais la déesse ne veille pas uniquement à la santé des êtres; elle favorise aussi la fertilité du sol et c'est pourquoi, à la fin de l'hiver, quand percent à nouveau les jeunes pousses, on lui offrait un sacrifice de reconnaissance. L'olivier et le serpent lui sont restés associés; représenté à côté de la PARTHENOS, le serpent domestique passait en effet pour hanter son domicile de l'ACROPOLE.

APHRODITE ou PASIPHAES ("celle qui brille pour tous") est un autre principe de la fertilité terrestre; son favori,ADONIS,est le jeune dieu qui symbolise la végétation du printemps. Quand il doit descendre dhez les morts, la déesse se voile et se rend, elle aussi, au royaume infernal, mais tout ne dépérit que pour mieux refleurir, et,lors de l'annuelle résurrection d'ADONIS, APHRODITE revient, triomphante, dans le réveil de tout ce qui germe. Cependant, les pouvoirs de la déesse sont plus étendus : elle exerce son influence sur tout ce qui participe à la vie; elle répand chez les bêtes le désir de s'accoupler et de propager leur espèce ; chez l'homme, c'est l'union conjugale qui idéalise la perpétuité de la race; ainsi ZEUS, dans l'ILIADE cite "les douces oeuvres d'hyménée" de celle-qui-aime-à-sourire; c'est ce caractère noble et sacré du mariage que PHIDIAS avait voulu graver, sur une statue qui représentait la déesse, un pied posé sur une tortue, symbole des vertus domestiques selon PLUTARQUE, car la tortue est silencieuse et jamais ne quitte sa maison. APHRODITE,que l'on voit dans l'ODYSSEE prendre un soin maternel des filles de PANDAREOS, veillait aussi sur la naissance et l'éducation des enfants un poète l'avait même identifiée avec ILITHYE, en faisant de celle-ci la mère d'EROS- ROME vit s'affirmer son rôle de déesse tutélaire de la famille, dans cette conception de la VENUS GENITRIX, mère, par son fils ENEE, de la gens JULIA et, partant, de tous les Romains. Le bélier et le bouc, animaux de nature ardente et prolifique, lui sont consacrés. Ses attributs favoris sont la pomme et la grenade, emblèmes de fécondité.Enfin c'est le symbole du phallos que l'on doit identifier dans les pierres si nombreuses

du sanctuaire d'EROS et APHRODITE, situé sur le flanc nord de l'ACROPOLE.

La figure d'ARTEMIS présente un caractère d'ambiguité que l'on retrouve chez nombre de personnages mythologiques. La déesse "qui se plait au massacre des fauves "peut aussi bien veiller sur eux et leur progéniture qu'elle multiplie : elle protège les jeunes bêtes contre l'enfant en maraude et le chasseur "Lionne pour les femmes", la déesse "qui se plait à l'arc" sait leur décocher, à l'heure de la vengeance, une mort rapide, comme le fait son frère pour les hommes; mais elle est aussi protectrice des mortels en présidant à leur naissance : bien que vierge, elle est en effet une déesse de l'enfantement; ILITHYE était aussi son nom avant que cette dernière ne fut consacrée divinité autonome. Une légende naïve raconte que, née un jour avant son jumeau, il lui fut ainsi donné de seconder LETO, sa mère, au moment de la naissance de son frère. Dans l'hymne que lui consacre CALLIMAQUE, on lit : "Donne-moi toutes les montagnes, des villes donne moi celle que tu voudras : c'est bien rare qu'ARTEMIS aille dans une ville. J'habiterai les montagnes et ne fréquenterai les villes des hommes qu'appelée à l'aide par les souffrances des femmes, dans les douleurs de l'enfantement". Egalement nourricière, elle fut honorée en tant que "HYAKINTHOTROPHOS" (nourricière d'HYAKINTHOS, le jeune dieu pré-héllénique de la végétation); on a pensé que ce contraste pouvait venir du fait que la vierge chasseresse, proprement grecque, s'était greffée sur une dame des fauves, elle aussi pré-hellénique, souveraine de la nature et de toutes les sources de la vie. Comme présidant à la fertilité du sol, elle a sa place à côté d'APOLLON dans les fêtes agraires d'ATHENES. Déesse de la végétation, elle est donc en rapport avec tout ce qui la favorise : sources, cours d'eau et terrains humides : en ARCADIE du Nord, sous le nom d'ARTEMIS THERMIA, déesse de l'eau chaude, elle est une divinité guérisseuse. Les attributs d'ARTEMIS sont la biche, le cerf, le bouc et l'ours; les animaux tiennent en effet une place importante dans le culte de la déesse, soit pour lui être sacrifiés, soit, sous forme figurative, pour être voués à son service.

Toujours selon CALLIMAQUE, nul dieu n'étend ses pouvoirs sur un plus large domaine qu'APOLLON, puisqu'il est , non seulement archer, mais aussi aède, devin, médecin et pasteur. La tradition épique nous le présente

surtout comme un archer : il est ce "dieu dont l'arc est d'argent", impulsif et cruel, que DELPHES humanisera par la suite. L'ILIADE débute au chant I par le tableau de sa colère, après l'offense faite à son prêtre CHRYSES :

"Ainsi parla CHRYSES en priant et PHEBUS APOLLON l'entendit : il s'élança des cimes de l'OLYMPE, irrité en son coeur, portant sur ses épaules son arc et son carquois - à l'étui-bien-clos. Et les flèches tintaient sur les épaules du dieu irrité, à chacun de ses pas; et il avançait semblable à la nuit. Ensuite, auprès des navires, il s'arrêta, puis il lança une flèche : un son terrible partit de l'arc d'argent. Il frappait d'abord les mulets et les chiens agiles; puis, lançant la flèche aiguë, il frappait les hommes eux-mêmes; sans cesse depuis, les buchers des morts brûlaient par milliers".

Ainsi, neuf jours durant, la peste s'abattit sur les ACHEENS. Dans une autre circonstance, c'est pour avoir dirigé ses flèches contre les CYCLOPES alors au service du maître de l'OLYMPE, qu'APOLLON fut contraint par ce dernier de servir, en qualité de berger, chez ADMETE, en THESSALIE. C'est depuis ce temps là que PHOEBOS au longs cheveux est appelé dieu des pâtres, défenseur du bétail contre les loups ; de même il préside au soin et à la fécondité des troupeaux. Il protège aussi semences et cultures contre les mulots, les sauterelles et la rouille du blé. Sous son aspect si répandu d'APOLLON AGYIEUS (venant du mot rue) et que figurent l'obélisque ou le pilier, il se tient debout devant la porte de la maison : il en garde le seuil contre toute influence néfaste et protège le groupe familial; de même, il assure la sécurité du voyageur sur les routes terrestres ou marines. Les armes elles-mêmes de l'archer redoutable peuvent être protectrices : le dieu se nomme alors EPIKOURIOS ("le secourable") ou bien "celui qui détourne les maux". Bien que destiné à être supplanté par son fils ASKLEPIOS, il est classiquement plus ancien que lui à EPIDAURE et, appelé à cet effet le guérisseur ou IATROS ("le médecin"), il veille sur la santé des êtres. Selon PINDARE dans la cinquième PYTHIQUE : "c'est lui qui octroie aux hommes comme aux femmes, les remèdes qui guérissent leurs maladies cruelles". Mais son influence s'exerce bien au delà de l'intégrité des corps : il est le dieu purificateur, le guérisseur de l'âme, qu'il lave de toute souillure; c'est

lui qui purifie ORESTE après le meurtre du couple royal d'ARGOS. Lions et loups lui étaient consacrés (comme DIANE sa soeur, il était appelé "Maître des fauves".) Pour son culte également le dauphin et le cygne; selon la légende, sept cygnes sacrés accomplirent sept fois, en chantant, un périple immaculé autour du rivage de l'ile de DELOS, où LETO l'enfanta. Enfin, sous le vocable d'APOLLON SMINTHEUS, il avait aussi pour attribut le rat, comme nous le verrons plus loin au sujet d'ASKLEPIOS.

Il faut parler maintenant de CHIRON "le centaure agreste plein d'amour pour les hommes", tel que le nomme PINDARE. Plus de mille ans avant notre ère, il civilisa les peuplades de THESSALIE. Hospitalier, il hébergea PELEE, le père d'ACHILLE aux-pieds-légers et JASON exilé. Il enseigna, entre autres disciplines, la médecine à de nombreux élèves. Il fut le maître de tous les grands hommes de l'ILIADE, comme en témoignent ces vers d'HOMERE, à la fin du chant XI, alors qu'EURYPHYLE, blessé, demande à PATROCLE de le soigner : "entaille ma cuisse pour en tirer la flèche, puis lave à l'eau tiède le sang noir qui en sortira, répands par dessus les bons remèdes qu'ACHILLE t'a fait connaître, dit-on et que lui même tenait de CHIRON, le centaure juste entre tous". CHIRON connaissait les plantes salutaires; le premier, il sema des plantes médicinales en THESSALIE; PHOENIX fut, par cette thérapeutique, guéri d'une cécité; blessé au pied par les flèches qu'HERAKLES avait trempées dans le sang de l'HYDRE de LERNE, l'hippanthrope usa pour se soigner d'une plante appelée depuis centaurée ou chironia. Mais la plaie s'étant changée en un ulcère malin, le centaure divin en mourut : les ulcères extensifs furent longtemps appelés ulcères chironiens.

Si ARISTEE, un autre élève de CHIRON, eut grande réputation pour ses connaissances médicales, le plus célèbre de ses disciples, celui dont le renom franchit siècles et contrées, fut bien ASKLEPIOS, le fils de PHOEBOS au glaive d'or. Voici un hymne du matin qu'on lui adressait :

"Eveille-toi... ASKLEPIOS, souverain des peuples, enfant bénin du fils de LETO et de l'auguste CORONIS. Chasse le sommeil de tes paupières et écoute les prières de tes fidèles qui, joyeux, adressent tant de suplications, bénin ASKLEPIOS, à ton premier pouvoir : la SANTE".

Les écrivains grecs nous peignent divers tableaux de sa naissance : voici, brossée à grands traits, la version de PAUSANIAS : séduite par APOLLON, CORONIS aurait donné le jour à son fils sur le mont MYRGION, ou elle l'abandonna. Il eut, pour nourrice, une chèvre et un chien pour compagnon. Le berger ARESTHANAS, qui cherchait ses deux bêtes, s'enfuit, terrifié par l'éclair qu'il vit jaillir du corps du nouveau-né ; de là, viennent, sans doute, la défense d'immoler des chèvres à ASKLEPIOS et la représentation d'un chien auprès de sa statue à EPIDAURE. Mais, c'est la version d'HESIODE, immortalisée par PINDARE dans sa IIIe PYTHIQUE qu'il faut évoquer ici :

"La fille de PHLEGYAS, le bon cavalier, n'avait point encore porté son fils jusqu'au terme normal, avec le concours d'ILYTHIE, protectrice des mères, quand, domptée par l'arc d'or d'ARTEMIS, en sa chambre, elle descendit dans la demeure d'HADES, par la volonté d'APOLLON. Le ressentiment des enfants de ZEUS n'est jamais vain. Elle l'avait dédaigné, dans l'égarement de son coeur, elle avait consenti à une autre union, à l'insu de son père, elle qui d'abord avait été aimée de PHOIBOS aux longs cheveux. Elle portait en son sein la pure semence du dieu, et elle n'attendit pas que vint l'heure de la table nuptiale, l'heure où résonne le bruyant hyménée, que les jeunes vierges, compagnes de l'épouse, aiment à venir chanter, à la vesprée, Elle était éprise de l'inconnu, comme tant d'autres. L'espèce la plus vaine parmi les hommes, ce sont ceux qui méprisent ce qui les entoure et rêvent de ce qui est au loin, laissant leurs espérances irrélisables poursuivre des fantômes !

Telle fut l'erreur fatale où la passion entraîna l'élégante CORONIS Un étranger vint d'ARCADIE et elle partagea sa couche. Mais elle ne put échapper au regard du dieu. A PYTHO, où affluent les victimes, se trouvait le souverain du temple, LOXIAS. Il apprit la trahison, sans consulter d'autre confident que le plus droit de tous, son esprit omniscient. Il ignore le mensonge et ni dieu ni mortel ne le trompe, ni en acte ni en pensée.

Lors donc aussi, il vit les amours de l'étranger, d'ISCHYS, l'ILATIDE ; il vit cette fraude impie, et il envoya sa soeur, frémissante d'un

courroux formidable, à LACEREIA, car la jeune fille habitait sur les bords escarpés du lac BOIBEIS. Son destin changea, le malheur vint s'abattre sur elle; et beaucoup parmi ses voisins, partageant son sort, périrent avec elle. Souvent, un incendie, jailli d'une seule étincelle, fond sur la montagne et anéantit une vaste forêt.

Mais,quand les parents eurent mis la jeune femme sur le bucher, dressé comme un mur, et que la flamme impétueuse d'HEPHAISTOS l'eut entourée, alors APOLLON déclara : "mon coeur ne souffrira pas plus longtemps que je laisse périr un fils de mon sang d'une mort lamentable, et qu'il partage le destin affreux de sa mère". Il dit, et du premier pas, il atteignit l'enfant et le ravit au cadavre : devant lui s'entr'ouvraient les flammes. Alors, il le porta au centaure de MAGNESIE et le lui confia pour qu'il lui enseignat à guérir les douloureuses maladies des hommes.

Tous ceux qui venaient à lui, porteurs d'ulcères nés en leur chair, blessés en quelque endroit par l'airain luisant ou la pierre de jet, le corps ravagé par l'ardeur de l'été ou le froid de l'hiver, il les délivrait chacun de son mal, tantôt en ler guérissant par de doux charmes, tantôt en leur donnant des potions bianfaisantes, tantôt en appliquant à leurs membres toutes sortes de remèdes; tantôt enfin, il les remettait droits, par des incisions.

Mais la science elle même se laisse captiver par le gain. L'or qui reluit en la main le tenta lui aussi, pour un salaire magnifique, d'arracher à la mort un homme dont elle avait déjà fait sa proie. ZEUS, de ses mains, lança contre tous deux son trait, et leur enleva le souffle de la poitrine; la foudre ardente descendit leur apporter leur destin. Il ne faut demander aux dieux que ce qui convient à des coeurs mortels, il faut regarder à nos pieds, ne pas oublier notre condition.

"O mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible !"

Mais à l'époque classique, on rapporta une autre légende sur la mort d'ASKLEPIOS (ESCHYLE et EURIPIDE) :

CHIRON a donc fait du fils d'APOLLON "le doux artisan de la santé robuste ;" devenu thérapeute d'une exceptionnelle habileté, ASKLEPIOS redonna à des cadavres le souffle de la vie, et, cette atteinte à l'ordre du monde, courouça HADES, le dieu infernal. S'en étant plaint à ZEUS, ammonceleur-de-nuages, ce dernier foudroya l'élève du centaure.

Pour étudier le culte d'ASKLEPIOS, il faut se rapporter à ce qu'écrivent SECHAN et LEVEQUE dans leur ouvrage "les grandes divinités de la GRECE", "l'immolation rituelle du coq et surtout le rôle constant du serpent, tantôt compagnon du dieu, enroulé autour de son bâton, tantôt substitut de sa personne", indiquent qu'ASKLEPIOS était à l'origine une divinité chthonienne; "il avait une résidence souterraine et l'on se mettait en contact avec la terre pour le consulter..." C'est ce qui apparaît à TRIKKA, son principal fief thessalien. C'est du VIe siècle que datent les premières inscriptions votives qui nous sont parvenues d'EPIDAURE, mais le culte d'ASKLEPIOS s'y épanouit au cours du 5e siècle et le sanctuaire d'EPIDAURE acquit très vite un renom considérable. A partir de 380, des artistes, tels que POLYKLETE le jeune, contribuèrent à embellir le site : un théâtre fut construit, où près de quinze mille spectateurs pouvaient assister aux ASKLEPIEIA, fêtes en l'honneur du dieu, qu'on célébrait tous les quatre ans; un temple s'éleva : il abritait la statue du fils d'APOLLON, image empreinte de douceur et d'humanité du dieu trônant, une main posée sur la tête du serpent sacré, avec, à ses pieds, le chien fidèle d'ARESTHANAS; on pouvait aussi admirer la tholos, ou rotonde aux vingt six colonnes, et le dortoir, appelé abaton ("portique secret"): c'était une sorte de galerie couverte, inacessible aux profanes, où seuls, les pélerins, en état de pureté rituelle, pouvaient venir passer la nuit; une source, enfin, fournissait l'eau nécessaire aux ablutions, aux traitements prescrits et aux purifications des suppliants. C'est dans le dortoir sacré que se déroulait le rite de l'incubation : au cours d'un songe ou d'une apparition nocturnes, les malades étaient visités par ASKLEPIOS qui touchait alors leurs lésions externes, opérait parfois ou établissait des prescriptions que le patient devait suivre au réveil; ainsi PINDARE disait "il soigna par la parole, les simples et le couteau", or ZOROASTRE avait écrit : "le médecin soigne par la parole, les

végétaux et le couteau", curieux rapprochement entre la médecine de la GRECE antique et celle de l'INDE védique; un exemple supplémentaire en sera vu plus loin. Le dieu avait parfois l'assistance d'un clergé spécialisé dans les soins, et celle d'animaux qui hantaient le sanctuaire : chiens ou gros serpents joufflus, innoffensifs, certains ex votos et la pièce d'ARISTOPHANE ("le Ploutos") tendent à nous le démontrer : ... Ploutos est aveugle, il est conduit dans un sanctuaire d'ASKLEPIOS, celui du PIREE semble-t-il... le dieu arrive enfin.. "il s'assit auprès de PLOUTOS et tout d'abord, lui tâta la tête, ensuite avec un linge bien propre, il lui essuya le tour des paupières. PANACEA lui couvrit la tête d'un voile pourpre et tout le visage. Alors le dieu siffla : et du temple s'élancèrent deux serpents d'une taille prodigieuse.. Ceux-ci,s'étant glissés doucement sous le voile de pourpre, se mirent à le lécher tout autour des paupières... et notre PLOUTOS était debout,voyant clair". Ces cures merveilleuses donnaient lieu à de multiples témoignages de gratitude, sous forme d'ex-votos, représentant souvent les organes que les miracles avaient rendus sains ou d'inscriptions relatant maladies et guérisons. Six stèles de ces témoignages, rédigées au 4e siècle, étaient encore debout à EPIDAURE, du vivant de PAUSANIAS, deux d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous; ces "miracles" exaltent la puissance du dieu : on voit par quels prodiges ASKLEPIOS récompense ceux qui ont foi en lui et punit les incrédules; mais le fils de CORONIS a trop de bonté pour ne pas être indulgent, comme le prouve cette anecdote : un indiscret est monté sur un arbre, afin de voir ce qui se passe dans la portique sacré, il tombe de son observatoire et se crève les yeux... mais ASKLEPIOS ne l'en guérit pas moins. Voici cinq de ces miracles tels que R. HERZOG les a réédités :

"ARISTAGORA de TREZENE :

Elle avait un tenia dans le ventre; au cours de l'incubation, à TREZENE, dans l'enceinte d'ASKLEPIOS, elle eut un songe : il lui semblait que les fils du dieu, en l'absence de celui-ci qui était à EPIDAURE, lui avaient coupé la tête, et que, ne pouvant la remettre en place, ils avaient envoyé un messager à ASKLEPIOS pour le faire venir; entre temps, le jour

survint et le prêtre vit réellement la tête détachée du tronc, mais, la nuit suivante, ARISTAGORA eutune vision : il lui semblait que le dieu, arrivé d'EPIDAURE, remettait la tête sur le cou; après quoi, lui fendant le ventre, il en retirait le ver, puis recousait : la dessus elle se trouva guérie.

"La fille muette :

En se promenant dans le temple, elle vit un serpent ramper d'un des arbres du bois sacré ; remplie de frayeur, elle poussa aussitôt des cris pour appeler son père et sa mère, et elle s'en retourna guérie.

"L'homme à l'orteil guéri par le serpent :

Celui la avait un orteil en triste état par suite d'un abcès malin; en plein jour, porté par les serviteurs, il s'assit sur un siège ; comme il s'était endormi, un serpent sortit de l'abaton, guérit l'orteil avec sa langue, et s'en retourna dans le portique sacré. Réveillé, en pleine santé, il racontait qu'il avait eu une vision : il lui semblait qu'un jeune homme de bel aspect étendait un onguent sur son orteil".

Voici enfin deux récits pleins de fraicheur et de tendresse naïve :

"Le kothon malade :

Un petit esclave bagagiste à brisé, dans son sac, la grande coupe (kothon) favorite de son maître, et il s'efforce, au bord du chemin, d'en rajuster les morceaux. "Mon pauvre, nargue un passant, pourquoi ce travail inutile ? ASKLEPIOS en personne ne pourrait le guérir !". L'enfant désolé, remet les tessons dans sa besace et poursuit sa marche vers le sanctuaire. Quand il arrive et rouvre son sac, il en tire la coupe en parfait état, sauf le léger filigrane, témoin de la réparation divine et qu'on faisait sans doute remarquer aux pélerins, car le maître, à qui son esclave avait tout raconté, avait dédié le kothon au dieu.

"EUPHANES, enfant d'EPIDAURE

Il souffrait d'un calcul, entré en incubation, il lui sembla que le dieu se tenait devant lui et lui disait : "que me donneras-tu, si je te

rends la santé ?". L'enfant de dire : "dix osselets". Le dieu se mit à rire et promit de le délivrer. Le jour venu, il s'en alla guéri".

Que dire des guérisons d'EPIDAURE ? comme l'ont si bien écrit LEVEQUE et SECHAN : "il convient d'abord de faire la part, dans certains cas, aux raisons psychiques et à ces conditions spéciales, favorables aux chocs nerveux où se trouvaient les pélerins. D'un grand secours étaient la suggestion hypnotique, pratiquée en de multiples lieux, dans la plus haute antiquité, et l'usage des soporifiques, analogues au fameux népenthès dont l'ODYSSEE vante les bienfaits pour supprimer toute douleur...comme on l'a dit "la foi devait jouer un grand rôle" et la foi; on le sait, a toujours accompli des miracles. Ajoutons d'ailleurs que le pélerin devait se purifier, non seulement le corps, mais l'âme. Une inscription, citée par des auteurs plus tardifs, rappelait cette nécessité : "il faut être pur, quand on accède au temple parfumé d'encens, et, la pureté, c'est de n'avoir que des sentiments pieux". Par delà les rites étonnants hérités des vieux âges, c'est toute une spiritualité qui s'est développée à EPIDAURE, faite de confiance dans le dieu, d'espérance dans sa bonté salvatrice, d'ardente recherche de la pureté". De plus, les guérisons furent le résultat des soins d'un personnel spécialisé, et il est certain que les drogues et régimes, prescrits à EPIDAURE, appartenaient à la pharmacopée ancienne; au fil des années, la cure unique et soudaine s'est transformée en thérapeutique rationnelle et durable : "de thaumaturge, ASKLEPIOS est devenu médecin". Cette transformation est surtout visible à KOS et PERGAME, filiales d'EPIDAURE. Elles devinrent, à l'époque romaine, de véritables villes d'eau. Les ASKLEPIADES, descendants ou simples disciples du dieu, y développèrent de vrais centres d'études médicales; la tradition antique veut qu'HIPPOKRATE ait appris son art au collège de KOS. Le sanctuaire d'EPIDAURE continua à propager son culte dans tout le PELOPONESE, en ASIE MINEURE, en EGYPTE, et vers l'occident, à ROME. L'installation d'ASKLEPIOS, à ATHENES, se fit en 420-419, au lendemain de la fameuse peste : la cité fit venir sa statue d'EPIDAURE, et c'est à SOPHOCLE, alors prêtre d'un héros guérisseur, que l'on confia la mission de recevoir le dieu à titre provisoire, et de l'héberger dans sa pro-

pre maison (par la suite, l'écrivain reçut le surnom d'accueillant). De façon définitive, on édifia, pour le disciple du centaure, un ASKLEPIEION sur le versant sud de l'ACROPOLE.

Sur un bas relief du musée d'ATHENES, on peut voir le dieu, appuyé sur son bâton où s'enroule un serpent, entouré de la nombreuse famille que lui attribua la légende : EPIONE, son épouse, qui enfanta MACHAON et PODALIRE, médecins attitrés de l'armée achéenne, selon les vers homériques; HYGIE, son enfant de prédilection, déesse de la santé ("sans toi; il n'est point au monde de bonheur" s'écrie un poète à son égard), ses deux autres filles sont appelées PANAKEIA et IASO (guérison). A basse époque, on ajoutera à cette divine famille de thérapeutes, un garçonnet avec grande cape, dénommé AKESIS (guérison) ou TELESPHOROS, qu'on disait personnifier la convalescence.

Il est étonnant de constater comme la figure de ce demi-dieu fut si rapidement populaire et combien sa légende fut tenace : au IIe siècle de notre ère, AELIUS ARISTIDE lui consacre, non seulement un hymne, mais encore six discours sacrés, tout empreints d'une ferveur presque monothéiste; plus tard encore, vers la fin du IVe siècle : "Saint Jérome s'indigna contre les mécréants qui vont dormir dans le temple du dieu, sur la peau des victimes sacrifiées". L'origine de ce rayonnement semble être la proche humanité de celui qu'on appela "SOTER" (le sauveur) : bien qu'il soit né de la semence d'APOLLON, jamais il ne goûta au nectar ni à l'ambroisie; à la différence d'HERAKLES, cet autre demi-dieu, contre lequel ZEUS lança son éclair purificateur, c'est la foudre punitive qui mit un terme à l'existence d'ASKLEPIOS : on comprend, alors, que l'homme, qui souffre dans son corps, se tourne avec plus de confiance et d'espoir vers ce dieu qui, rejeté de l'OLYMPE, a choisi d'être "la grande lumière pour les mortels".

Mais, à la lecture de LEVEQUE et SECHAN, on découvre qu'ASKLEPIOS pose un autre problème; avant d'être honoré comme une divinité à EPIDAURE, il fut très certainement d'abord un simple héros ; c'est pourquoi HOMERE et HESIODE en parlent comme d'un mortel... mais, avant cette condition héroïque, n'avait-il pas été, une fois déjà, invoqué comme dieu ?

En faveur de cette hypothèse, plusieurs faits sont à noter : d'une part le rite de l'incubation, capital dans le culte d'ASKLEPIOS, est considéré comme un rite essentiellement minoen; d'autre part, plusieurs localités du PELOPONESE se flattaient de posséder le tombeau du dieu "il serait à l'origine, comme HYAKINTHOS, une divinité minoenne de la végétation, un de ces dieux qui, ravalés à la condition de héros, étaient vénérés au lieu-dit de leur sépulture", on possède aussi une autre preuve du caractère chthonnien et très primitif de cette divinité pré-héllénique, dont le dieu d'EPIDAURE serait la résurgence : c'est son nom même; pour GOOSSENS, GREGOIRE et MATHIEU dans leur "étude sur le dieu à la taupe et le dieu au rat dans la GRECE et dans l'INDE", ce nom viendrait du vocable "ASKALAPIOS", qui signifierait "le héros taupe" ; or, la taupe, comme le serpent et le rat, vit dans la terre : en elle, s'incarnent au mieux ses puissances bénéfiques ; enfin, toujours selon l'étude précédente, il est une analogie frappante entre les dieux guérisseurs du monde grec et ceux du monde indien, comme le résume le tableau ci-dessous :

APOLLON	RUDRA
- Dieu archer	Dieu archer
- envoie les maladies	envoie les maladies
guérit les maladies	guérit les maladies
animal : le rat (APPOLON SMINTHEUS)	animal : la taupe
épithète : LOXIAS (le tortu)	épithète : VANKU (le tortu)
dieu de la poésie	
ASKLEPIOS	**GANECA**
Dieu de la guérison	Dieu de la poésie
Fils d'Apollon	Fils de Rudra
Animal : la taupe	Animal : le rat

Il existe une confirmation de l'identité d'ASKLEPIOS avec la taupe : elle réside dans la "tholos" d'EPIDAURE : sous l'édifice classique, décrit précédemment, était conservé un labyrinthe archaïque, dont la signification resta longtemps ignorée; en réalité, ce labyrinthe serait le plan d'une taupinière, servant à la fois de tombeau et de séjour souterrain au dieu.

L'étude de GOOSSENS, GREGOIRE et MATHIEU nous offre divers exemples des pouvoirs bénéfiques attribués à la taupe : dans son HISTOIRE NATURELLE, PLINE écrit : "contre les écrouelles, la médecine populaire employait la cendre de taupe, son foie, sa patte droite... et enfin sa taupinière contre toute tumeur". PLUTARQUE rapporte que son sang écarte la grèle. Mais, il est encore plus intéressant de retrouver ces croyances dans le folklore contemporain : ainsi, les verrues disparaissent, si on les bagigeonne avec du sang de taupe; les cendres de taupe, rendues liquides en les mélangeant avec du miel, guérissent la lèpre, le goitre, la fistule, les scrofules en général. Dans quelques ouvrages de folkloristes français, les auteurs précités ont révélé cette légente : "A certain jour de la lune, on étouffe une taupe dans la main; dès lors "la main est taupée", et l'on peut guérir certaines maladies... une taupe étouffée vivante dans la main, entre les deux Notre Dame d'août et de septembre, est un très bon fébrifuge et le fébricitant guéri devient, à son tour guérisseur. Cette suffocation de la taupe donne à la main la vertu, en l'apposant seulement sur la partie malade, d'apaiser la douleur des dents et de guérir les écrouelles et cancers".

Mais, c'est aussi àla taupinière, ou "terre des taupes", que sont attribués force pouvoirs magiques "en BERRY, dit Paul SEBILLOT (le folklore de France), la recette pour la guérison des verrues était compliquée : il fallait choisir treize pois de l'année; en envelopper six dans un linge noir, six dans un linge blanc et les porter treize jours sur la poitrine en guise d'amulette; attendre un vendredi et, à minuit, sans témoin, se rendre au bord d'un puits, dire sept pater et à la fin de chacun d'eux, jeter un pois dans le puits, de là, se transporter près d'une taupinière, réciter six ave maria, et après chaque ave, faire un trou, avec le petit doigt de la main

gauche, dans la taupinière et y enterrer un pois". Si les enfants n'ont pas d'appétit et ont les yeux jaunes : "on leur met un fil autour du ventre, puis on enroule dans ce fil un oeuf frais que l'on met dans la cendre chaude ; si le fil reste entier, tandis que l'oeuf éclate, c'est un cas de fièvre stomacale et de jaunisse; on fourre alors l'oeuf dans une taupinière et l'on dit : "fièvre et jaunisse, puisque vous voulez m'enterrer, c'est moi qui vous enterre". Selon l'esprit populaire, la taupinière était donc le tombeau idéal des maladies : certaines offrandes qu'on y introduisait étaient particulièrement efficaces; c'est la magie sympathique qui en dictait le choix : le pois symbolise la verrue et l'oeuf la jaunisse.

Il est à noter que ces pratiques encore récentes, résurgence des rites de substitution auxquels on procédait à SUMER, trois mille ans avant JESUS CHRIST, se rapportent davantage à l'image d'ASKALAPIOS, le dieu taupe, primitif et souterrain, à qui l'on sacrifiait de petites souris aveugles, qu'à celle, plus proche de nous pourtant, de ce dieu si "humain de coeur et de visage", ASKLEPIOS, qui soignait par les plantes et les incisions, mais qui pouvait aussi, en plongeant les malades dans un demi sommeil (préfigurant ainsi la narco-analyse de CHARCOT), les délivrer de leur angoisse.

oOo

ROME

Servira d'introduction à cette étude des divinités guérisseuses de ROME, la constatation qu'il n'exista pas de médecine latine proprement dite : c'est l'arrivée des médecins grecs qui amorça le développement de l'art médical dans la cité impériale. Les grecs, et autres peuples conquis par les romains, importèrent aussi leurs divinités. Quant à l'ancienne religion romaine, qui sera étudiée dans une première partie, nous verrons, à l'énoncé des multiples divinités qui assistaient le nouveau-né, qu'elle était formée de la juxtaposition de puissances, plus ou moins obscures, évoquées pour chaque acte de la vie, et appelées NUMINA. Ces derniers ont essentiellement un rôle protecteur, de l'enfant, comme il vient d'être dit, de la maison en général, tels le LAR FAMILIARIS ou les PENATES, et de ses occupants, tels le GENIUS ou la IUNO. Puis viennent les déesses-mères, apportant la fécondité, comme TELLUS, ou présidant à l'accouchement, comme JUNON ou CARMENTIS.

La seconde partie sera consacrée à l'étude des divinités étrangères, telles MINERVE, d'origine étrusque, ou DIANA, qui présidait à la naissance des enfants. APOLLON, lui, ne fut honoré à ROME, tout au moins jusqu'à l'arrivée d'AUGUSTE, que sous son seul aspect de dieu guérisseur, quant à son fils, ESCULAPE, son culte fut importé à ROME en 293, lors d'une épidémie de peste.

En conclusion, on remarquera que le panthéon proprement romain se composait, soit de dieux protecteurs de la maison, soit et ceci en grande majorité, de divinités présidant à la fécondité et à la naissance des enfants.

"Je te parlerai de ces grecs, mon fils MARCUS, en temps et lieu... c'est une race perverse et indocile; toutes les fois que cette nation apportera ses connaissances, elle corrompra tout. Ce sera bien pis si elle nous envoie ses médecins : ils ont juré entre eux de tuer tous les barbares à l'aide de la médecine... nous aussi, ils nous appellent barbares... une fois pour toutes je t'interdis les médecins".

C'est CATON L'Ancien, deux siècles avant notre ère, qui s'adressait à son fils en ces termes.

Cette méfiance de la bourgeoisie romaine traditionnaliste envers toute culture étrangère, mais aussi une curieuse aversion à l'égard de la pratique médicale, sont responsables du fait qu'il n'y eut pas de médecine latine proprement dite. C'est seulement en 146 avant JESUS CHRIST, quand la GRECE fut conquise par ROME, que la vieille captive imposa par nécessité sa médecine et ses praticiens à la ville éternelle.

Pour écarter d'eux maladies et souffrances, les romains s'essayaient à obtenir les grâces d'un panthéon où se mêlaient divinités de l'ancienne religion et cultes des peuples dont ils se rendaient maîtres.

Lorsque l'on prend connaissance de cette ancienne religion, il semble bien, comme l'écrit DUMEZIL dans son livre "la religion romaine archaïque", que : "la société romaine, qui dans le droit et dans la politique, a très tôt fait montre de tant d'ingéniosité, était, en matière religieuse, frappée d'une impuissance quasi totale à créer, à concevoir, à explorer, à organiser". Elle honorait des dieux "sans filiation et sans mariage, sans aventures ni scandales, sans rapport d'amitié ou d'hostilité, c'est-à-dire sans mythologie". Mais ces divinités possédaient encore des contours précis. Il en allait différemment de toute cette masse de puissances obscures, désignée sous le terme de "NUMINA" Pour le romain de cette époque, chaque acte, chaque évènement est le résultat d'une volonté mal connue et qu'il va tenter de définir (car grande est la croyance dans le pouvoir magique du mot). Certes, le panthéon romain peut présenter, comme le ressent DUMEZIL, "l'aspect d'un monde d'ombres presqu'im-

mobiles", mais il fait apparaître le sentiment de dépendance qui écrase l'homme, face à des puissances capables tour à tour de le protéger ou de l'anéantir. Ce sentiment du sacré, tout à fait primitif, apparaît au mieux dans l'évocation des "forces" qui président à la naissance ou au développement de l'enfant : après que VITUMNUS et SENTINUS lui aient fait don de la vie et du sentiment, OPIS le recueille sur le sol, VATICANUS, ouvre sa bouche pour qu'il lance son premier cri, LEVANA le soulève de terre, CUNINA le soigne dans son berceau, INTERCIDON veille sur son ombilic fraichement cicatrisé, POTINA et EDUCA lui donnent l'un à boire, l'autre à manger, mais ceci seulement après que RUMINA lui ait appris à téter, enfin OSSIPAGA veillera à la croissance de ses os....

Les enfants étaient protégés contre les maladies internes par la déesse CARNA : on dit qu'elle éloignait d'eux les stryges et les vampires, oiseaux de caractère infernal, dévoreurs de viscères. MACROBE écrit à son sujet : "on croit que CARNA préside aux organes vitaux de l'homme; c'est à elle, en conséquence, qu'on demande de conserver en bon état le foie, le coeur et généralement les chairs qui sont dans le corps... On offre à CARNA de la purée de fèves et du lard, aliments qui contribuent, plus que tout autres, à donner des forces au corps".

Dans cette ancienne religion romaine, une place importante était réservée aux cultes domestiques : "chaque foyer avait son feu sacré, son LARE, ses PENATES, chaque père de famille son GENIUS, chaque mère de famille sa IUNO", comme l'écrit FABRE dans son livre "la religion romaine".

Le pater familias devait veiller à ce que le feu domestique brulât sans interruption, dans le foyer. Il l'invoquait et le priait pour la prospérité de sa maison.

Chaque foyer avait aussi son LAR FAMILIARIS : c'était un numen protecteur du domaine familial. Il est à noter que, partout où son culte est rendu, le LARE est appelé à y protéger les êtres humains, quels qu'ils soient : peuple libre ou servile. En dehors du foyer, le LARE est aussi honoré aux croisées des chemins, là où rôdent les esprits inquiétants.

A côté du LAR FAMILIARIS, les PENATES avaient aussi leur culte. C'est du mot latin "penus" : "chambre à provisions" qu'ils tirent leur nom; en fait, ils veillent plus généralement sur le bien être de la maison et, le mot latin à l'origine de leur appellation est à comprendre comme la partie la plus intime, le centre de la maison.

L'énoncé des cultes familiaux serait incomplet, si n'étaient pas évoqués le GENIUS et la IUNO "numen assez peu personnel, mais individualisé comme étant le symbole de la force vitale de l'individu". Le GENIUS du père de famille avait sa place parmi les divinités du foyer: souvent représenté sous la forme d'un serpent, il se voyait offrir des libations de lait et des gateaux; on notera ce symbole chthonien : "tout comme le serpent, c'est de la terre que le vivant tire sa force et sa vigueur."

Si chaque femme avait sa IUNO particulière, on considère généralement que JUNON, tout au moins dans l'ancienne religion, fut primitivement la somme de ces numina individuels. Tout d'abord déesse lunaire, elle présidait aux fonctions féminines : sous le nom de FLUONIA, elle veillait sur les menstruations. Déesse de la lune naissante et croissante, elle était protectrice de la naissance et de la croissance : on l'invoquait alors sous le nom de LUCINA pour obtenir un accouchement facile. Mais elle était aussi déesse de la fécondité féminine, comme le symbolisent deux de ses attributs : le figuier sauvage et le bouc. Elle entrait ainsi dans la série des Déesses-Mères, comme CERES, DEA DIA et MATER MATUTA, qui, toutes étaient des spécialisations de la déesse TELLUS.

Appelée aussi TERRA MATER, TELLUS était à la fois déesse de la germination, des êtres vivants, de la naissance et de la mort. Elle était "celle qui ouvre et celle qui cache,"celle qui livre toute vie et celle qui garde toute mort. Sa fête avait lieu à l'époque où s'épanouit la nature : on lui sacrifiait des vaches pleines, symbole de la fécondité de la déesse; rite de magie toute primitive qui visait à obtenir les bienfaits de celle qu'on célébrait.

Elle fut de bonne heure identifiée avec CERES. De même, la déesse DEA DIA,autre numen de fécondité,semble très proche de TELLUS, si tou-

tefois ces deux noms ne représentent pas une seule et même divinité. La fête de MATER MATUTA, "la bonne mère" était aussi celle des matrones, tout au moins celles qui n'avaient contracté qu'un seul mariage. Ce fut une des déesses principales de CAERE, le port étrusque de ROME : des fouilles récentes ont permis d'y retrouver de nombreux ex-votos, représentant des enfants au maillot; déesse des heureux commencements, elle présidait en effet aux naissances, en facilitant les accouchements.

Par son nom, elle est apparentée à BONA DEA, parfois nommée FAUNA "la favorable" et mise en relation avec FAUNUS, autre numen de la fécondité. Si les divinités évoquées jusqu'ici sont essentiellement agricoles, FAUNUS offre avant tout le reflet d'une civilisation pastorale, plus primitive et plus sauvage; au jour consacré, un bouc était sacrifié en son nom dans une grotte située sur le PALATIN ; puis les LUPERQUES, sorte de confrérie attachée à son culte, faisaient en courant le tour de la colline; au passage, ils frappaient avec des lanières, taillées dans la peau de l'animal sacrifié, les dames romaines qui désiraient être mères.

Si FAUNUS n'avait pas exaucé leurs voeux si doux, elles pouvaient encore se tourner, pour l'implorer, vers JANUS "le bon créateur" : dieu des commencements, il présidait aussi à la conception des enfants.

Si enfin, leur était accordée la joie de porter un enfant, c'est à la déesse CARMENTIS qu'elles devaient sacrifier : on honorait aussi cette dernière sous les noms de POSTVERTA et d'ANTEVORTA, en rapport avec les positions extremes que peut présenter le foetus à terme : bien tourné, tête première ou mal tourné, les pieds en avant. De même, les épithètes de NONA et de DECIMA se rapportaient à la durée de la grossesse. A l'origine numen d'une source qui lui était consacrée, elle acquit, par ce patronnage des eaux, comme on peut souvent l'observer dans la mythologie antique, un caractère de prophétesse : PLUTARQUE écrit à son sujet "CARMENTA est une déesse du destin qui préside aux naissances humaines". Quelques textes font d'elle une véritable sage-femme.

Mais il serait regrettable de clore le chapitre relatif aux dieux de la fécondité, en omettant de citer PRIAPE, ce fils de DIONYSOS, qui personnifia, à l'origine, le sol fécond pour devenir, comme le démontre de façon suggestive son attribut, le symbole même de la procréation.

Une autre forme de la virilité était exaltée dans le culte rendu à MARS : celle des combattants au face-à-face des champs de batailles. Mais si l'on redoutait son courroux, on recherchait aussi sa faveur, en particulier dans cette autre fonction qu'il assumait, de divinité agraire : bêtes et récoltes, cultivateurs et leur domaine, sont placés sous sa protection, pour qu'il les défende de toute adversité et qu'il les fasse prospérer. CATON le prie en ces termes : " Puisses-tu donner santé et bon état physique ! "

Les cultes de l'ancienne religion romaine, appelée religion de NUMA, paraissent constitués vers le 7e siècle, au moment où se fit l'alliance des sept collines.

Les ETRUSQUES, s'emparant des villages romains, pour exercer une domination longue d'un siècle, apportèrent quelques changements dans ce domaine de la religion.

En particulier, ils instaurèrent le culte de MINERVE, patronne des artisans. Voici ce que chante OVIDE à son égard : "celui qui aura été pieux envers PALLAS sera savant ! Honore-là toi qui ôtes les taches des vêtements salis ; honore-là, toi qui prépares les vases de métal, pour faire bouillir les toisons..., Vous aussi, qui chassez les maladies par l'art de PHOEBUS, payez à la déesse un peu de ce que vous recevez..."

Par leur intermédiaire, ROME prit connaissance de ce mode de divination qu'est l'hépatoscopie ; comme l'écrit FABRE, le foie, où réside dans l'opinion étrusque le principe même de la vie, " est comme un microcosme, où la doctrine permet de lire les signes qui annoncent l'avenir et la volonté des dieux". Ainsi, l'examen du foie de la victime permet aux haruspices (nom venant du mot assyrien "har" qui désigne le foie) de faire toutes sortes de prévisions : est parvenu jusqu'à nous le modèle de bronze de PLAI-

SANCE dont la face inférieure est divisée en plusieurs quartiers géométriques occupés par des divinités fastes et néfastes.

Mais d'autres influences se faisaient jour à côté de celles des ETRUSQUES : DIANA fut donnée à ROME par ses voisins du LATIUM. Déesse guérisseuse, elle avait puissance sur la procréation et la naissance des enfants, avant d'être assimilée à ARTEMIS la grecque le jour de sa fête, dans un bois; qui lui était consacré, les femmes venaient en procession, avec des torches, en reconnaissance des services rendus : des fouilles ont permis de découvrir, dans ce bois, plusieurs ex-votos, représentant des organes de la sexualité masculine et féminine, et des statuettes de mères avec leur nourrisson. Dans ce bois sacré, une source abritait une nymphe nommée EGERIA : elle présidait à la délivrance des femmes et, en effet, venaient pour la prier celles qui, portant un enfant, voulaient s'assurer un accouchement facile.

Avant d'évoquer APOLLON et ESCULAPE, ces dieux guérisseurs des premiers siècles de la République, il faut citer encore les DIOSCURES, CASTOR et POLLUX, venus de GRECE, mais en passant par l'ETRURIE : ils avaient un lieu de culte sur le forum, en tant que dieux secourables.

Du IVe siècle avant notre ère, jusqu'à l'arrivée d'AUGUSTE au pouvoir, c'est en effet sous cet aspecf de divinité médicale qu'APOLLON sera honoré. C'est à la suite d'une épidémie qu'il fut installé à ROME, au pied du CAPITOLE;

Moins de deux siècles plus tard, il allait être supplanté, dans cette fonction par ESCULAPE: en 293, la peste s'abattit sur ROME et sa campagne; les livres sibyllins consultés révèlèrent qu'il fallait faire venir ASKLEPIOS à ROME. Une délégation se rendit à EPIDAURE et en ramena le serpent sacré, symbole du fils d'APOLLON; on raconta plus tard que c'est miraculeusement qu'un des serpents du temple grec s'embarqua sur le vaisseau romain, il descendit non loin de l'embouchure du TIBRE. Alors cessa l'épidémie. Sur place, on édifia un temple où était pratiqué, comme à EPIDAURE, le rite de l'incubation, et, de même, ce sanctuaire hébergeait des serpents et des chiens, entretenus par les prêtres. Près de cent ans plus tard, une nou-

velle épidémie éprouva ROME, à tel point qu'il fallut de nouveau consulter les livres : ils enseignèrent que supplications et présents devaient être voués à APOLLON, ESCULAPE et SALUS (qui souvent garde son nom grec HYDIEIA). Il faut souligner, comme le font BARIETY et COURY que, d'une part" le temple d'ESCULAPE remplira par la suite le rôle de premier établissement hospitalier de la ville, "et que, d'autre part, "l'introduction du culte de ce dieu a précédé de peu l'arrivée des premiers praticiens grecs".

On peut aussi remarquer, et ce sera la conclusion de cette étude sur les divinités médicales honorées à ROME que, parmi ces dieux, ceux appartenant à l'ancienne religion sont davantage voués à la fécondité que nantis d'attributs proprement médicaux. Ne sont vraiment nommés comme dieux guérisseurs qu'APOLLON et ESCULAPE, tous deux venus de GRECE et, en effet, puisque l'art médical n'existait pas avant la conquete de ce pays, que pouvaient faire les habitants de ROME contre la maladie, sinon d'évoquer quelque puissance protectrice du foyer ou "des viscères" et, surtout, prier les dieux qui présidaient à la fécondité car, après tout, procréer pour perpétuer l'espèce, n'est-ce pas là le mirage qui permet d'annuler sa propre fin ? Plus de trois siècles avant notre ère, PLATON déjà l'avait écrit dans son célèbre banquet :

"... ceux qui sont féconds selon le corps se tournent plutôt vers les femmes, et leur façon d'être amoureux, c'est en engendrant des enfants, de se procurer à eux mêmes, pensent-ils, pour toute la suite des temps, le bonheur d'avoir un nom dont le souvenir ne périsse pas".

oOo

LA GAULE

La mythologie gauloise accordait une place importante au soleil et aux sources; dans une première partie, nous étudierons donc les différentes divinités qui furent assimilées à APOLLON, qu'elles se dénomment BORVO ou GRANNUS... Puis nous verrons comment les sources ont acquis, grâce aux rayons solaires, le pouvoir de féconder la terre : elles seront donc patronnées, d'une part par les divinités célestes, d'autre part par les déesses mères. Mis à part APOLLON et les dieux qui lui étaient attachés, étaient honorées comme divinités célestes : MARS, HERCULE et MERCURE.

Les déesses mères, quant à elles, eurent une telle popularité que presque toutes les divinités féminines gauloises leur furent assimilées.

Une seconde partie sera consacrée, d'une part à l'étude des pierres et arbres sacrés, auxquels les gaulois attribuaient un pouvoir de guérison, d'autre part à celle des herbes dites "de la Saint Jean" : la connaissance de leurs pouvoirs et les rites de leur cueillette revenaient aux druides, ces prêtres gaulois dont on verra le rôle important qu'ils jouèrent jusqu'à l'avènement d'AUGUSTE.

"Par delà les frontières de l'Empire à l'agonie, la médecine n'était que théocratie païenne, superstition et magie, Chez les Gaulois, les Celtes et les Gaëls, le pouvoir que les druides attribuaient aux eaux thermales, au gui, au "selago", au "samolus" et à quelques autres plantes s'inspirait de la croyance populaire instinctive en des forces surnaturelles".

Ces forces surnaturelles, citées par BARIETY et COURY, furent individualisées en divinités guérisseuses, dont on assimila la plus populaire, après la conquête, à la figure d'APOLLON - "APOLLON, écrit CESAR, chasse les maladies", mais le culte indigène avait de si profondes racines que le nom romain n'est jamais parvenu à éliminer l'appellation gauloise primitive.

Ces dénominations, au nombre d'une quinzaine, sont étudiées dans le livre de THEVENOT : "Divinités et sanctuaires de la GAULE". Elles s'attachent pour la plupart, à différents sites répartis, non seulement en GAULE, mais aussi en dehors de ce pays.

L'étymologie de chacune de ces appellations est en rapport avec sa qualité de dieu-soleil" :

- GRANNUS "le lumineux, le brûlant," notons au passage que l'on devait pratiquer le rite de l'incubation dans son temple de GRAND (dans les VOSGES), comme le laisse supposer une inscription locale.

- VINDONNUS "le lumineux"

- ATEPOMARUS - "le grand cavalier", par allusion au coursier qui fait bondir le char du soleil,

- Mais, l'étude du dieu BORVO, que ses diverses représentations permettent d'identifier avec APOLLON, nous révèle un caractère essentiel de cette divinité guérisseuse : son nom est en rapport avec le bouillonnement des sources chaudes, et, en effet, la plupart des statues et inscriptions se

se rapportant au dieu solaire, furent retrouvées à proximité de sources thermales, dont certaines, comme AIX LES BAINS, BOURBON LANCY, AIX EN PROVENCE ou BOURBONNE LES BAINS, ont toujours un caractère d'actualité.

BORVO était aussi honoré sous l'appellation de BORMANUS ou BORVANUS et il est amusant de suivre THEVENOT, quand il nous fait remarquer que ce vocable du dieu gaulois se retrouve, non seulement dans celui des sources thermales précitées, mais aussi dans celui du duché du BOURBONNAIS qui, par incidence, a donné son nom "à l'éminente dynastie des BOURBONS, celle de LOUIS XIV, le roi soleil".

Un autre caractère de ce dieu populaire s'offre à nous dans l'étymologie de cette appellation qu'il possédait encore : AMARCOLITANUS : "au regard perçant" : dans un de ses temples, ont été retrouvés des ex-votos, se rapportant aux affections de la vue : sur de minces feuilles de bronze, sont figurés des yeux, dessinés en pointillés, il semblait en effet naturel d'attribuer au dieu de la lumière le pouvoir de guérir ceux dont la vue s'obscurcissait.

Voila évoquées ces diverses divinités apolliniennes qui, par leur rattachement à des cultes solaires primitifs et leur relation avec les eaux, peuvent être assimilées à un seul dieu; pourquoi ne pas garder de lui cette dernière appellation de VIROTUTIS que les celtisants traduisent par "le bienfaiteur" ou "le guérisseur des hommes"...

Ce bienfaiteur était rarement honoré seul : une divinité féminine lui fait escorte habituellement, qu'elle s'appelle BORMANA ou bien SIRONA, sa compagne la plus fidèle. Le pouvoir guérisseur de cette déesse est indiscutable : ce fut encore aux abords des sources que l'on découvrit ses statutes (témoin la station de LUXEUIL LES BAINS), à FREYMING en MOSELLE, un buste de la déesse, avec son inscription, a été trouvé dans un sanctuaire construit près d'un point d'eau, appelé encore de nos jours SAINTE FONTAINE. Une représentation de SIRONA montre cette dernière, portant des fruits dans la main droite et présentant, de la main gauche, une poignée d'épis : ici lui est attribué un sens plus général de déesse de la fertilité.

Mais, elle est plus souvent figurée le bras droit entouré du serpent, comme nombre de divinités guérisseuses.

Une autre déesse gauloise était associée aux divinités apolliniennes : c'est DAMONA; mais tout concorde aujourd'hui pour faire de cette dernière une équivalence de SIRONA.

On peut lire sur un monument, découvert à VIENNE, en AUTRICHE une dédicace à "JUPITER, APOLLON, SIRONA et ESCULAPE." THEVENOT fait remarquer que "SIRONA, seule, a conservé le nom indigène, tandis que les dieux qui l'entourent sont affublés de noms greco-romains", et en effet, il semble bien que le culte rendu à ESCULAPE (et à sa fille HYGIE), dont huit inscriptions seulement révèlent l'existence, soit d'origine hellénique et ne présente aucun caractère proprement gaulois.

Il en est autrement du culte des eaux qui vient d'être évoqué comme s'attachant aux divinités apolliniennes; la preuve fut faite que les hommes de la Pierre Polie fréquentaient certaines sources, dans un sentiment religieux : des stations thermales telles que BOURBONNE, SAINT HONORE, NERIS et VICHY ont révélé l'existence locale de dépôts de silex correspondant à des ex-votos. Comme l'explique THEVENOT, pour le primitif "l'eau tire son origine du ciel, d'où elle s'abat sur le sol", deux puissances divines étaient donc invoquées et conçues comme formant un couple : "le partenaire masculin, élément moteur, est le soleil, tenu pour le régulateur suprême de toutes les manifestations dont le ciel est le théâtre, le partenaire féminin n'est autre que la terre, dont la force génératrice a été pleinement comprise dès que l'agriculture a commencé à se développer. La pluie sous toutes ses formes... est la voie par laquelle s'accomplit la conjonction sacrée du ciel et de la terre. La glèbe, alors fécondée, se couvre d'un manteau végétal et porte ses fruits..."

Cette association du culte solaire et du culte de l'eau transparaît aussi bien dans les découvertes de l'archéologie que dans l'étude du folklore. A LHUIS (dans l'AIN) une inscription a révélé l'existence d'un temple dédié aux

déesses mères qui personnifiaient un ruisseau voisin; or, quelque temps auparavant, on avait exhumé au même endroit un autel du dieu à la roue, c'est à dire du dieu solaire. AUDIN rappelle qu'à LYON, le soir de la Saint Jean, alors que s'achevait la plus longue course annuelle du soleil, la coutume voulait que l'on fasse descendre dans la SAONE "un personnage solaire enflammé"; ainsi le soleil visitait la rivière et "le feu, élément inassimilable, devenait transmissible par l'eau qui possédait ainsi les vertus de l'astre".

THEVENOT nous parle aussi de ces nombreuses sources où l'on se baigne au jour de la Saint Jean "le choix de pareille date, remarque-t-il, implique le sentiment que la source possède alors son efficacité maximale; on a même signalé des sources, comme celle de LUSSAGNET (Landes), dont l'effet salutaire ne se produit que ce jour là : il s'agit d'une fontaine ferrugineuse, consacrée à Saint Jean-Baptiste, qui guérit seulement le jour de la fête, de minuit à minuit".

Ainsi nous venons de voir que, d'une part, les sources, eaux de résurgence, étaient considérées comme douées de fécondité après leur séjour souterrain, et que, d'autre part, elles étaient honorées comme étant placées sous la double protection d'une divinité céleste et de la Terre Mère.

La plus populaire de ces divinités célestes vient d'être évoquée : c'est APOLLON et les divers équivalents qui lui sont attachés.

Mais il est d'autres figures mythologiques qui avaient qualité de dieu-céleste, telles que MARS, HERCULE ou MERCURE.

Celui qui fut appelé MARS TEUTATES ("protecteur de la tribu") était l'objet de plusieurs cultes locaux : au nord de TREVES, tout près d'un sanctuaire où la divinité était honorée sous le nom de MARS SMERTRIUS ("lepourvoyeur"), on peut voir jaillir une source abondante. Près de COBLANCE, il est un sanctuaire élevé en son honneur, où l'on peut lire cet ex-voto : "hors d'état de supporter les cruels tourments ducorps et de l'âme, moi qui hantais souvent les frontières de la mort, TYCHICUS, gardé en vie par la divine bienveillance de MARS, je consacre cette humble offrande en reconnaissance d'une grande sollicitude".

D'autres ex-votos sont parvenus jusqu'à nous, représentant des enfants ou adolescents, des deux sexes, guéris par MARS, que les parents reconnaissants ont appelé "l'AMI des JEUNES". Ces témoignages de gratitude furent retrouvés dans des sanctuaires, où le culte rendu à la divinité avait pour origine la présence d'une source curative toute proche. Souvent étaient associées, aux ex-votos, des figurines de terre cuite qui n'étaient autre que les déesses-mères.

Il faut enfin parler d'un caractère de MARS qui le rapproche encore d'APOLLON : une dédicace à MARS LOUCETIUS ("le brillant") et la découverte de cachets d'oculiste dans l'un de ses temples, laissent à penser que les malades porteurs de troubles de la vue évoquaient tout aussi bien cette autre divinité céleste.

HERCULE fut aussi un dieu en relation avec les sources. On peut le voir associé, soit à ESCULAPE et HYGIE, soit à APOLLON et VALETUDO (la santé), soit enfin à SEQUANA, divinité spécifiquement aquatique. Aux fontaines salées de Saint Père sous Vézelay, HERCULE à la massue est représenté sur une pierre, ayant pour compagnon APOLLON et un dieu au serpent. Il faut aussi parler des sources chaudes d'AIX LES BAINS : comme nous l'avons vu précédemment, le patron de ces eaux thermales était BORVO, or,dans une source proche des thermes, on a découvert huit petit bronzes, jetés par les baigneurs en reconnaissance de leur guérison; voisi la description de ces figurines :" brandissant du haut de leur bras droit une massue, elles tiennent un arc dans leur main gauche, alors que l'avant-bras soutient une peau de lion : on découvrit ainsi que le BORVO d'AIX LES BAINS empruntait la figure d'HERCULE combattant.

Il est enfin une autre divinité céleste en rapport avec les sources : c'est MERCURE;dans un petit temple exhumé au pays rhénan, on trouva neuf dédicaces, adressées aux mères : "MATRES OCTOCANNAE" et un autel consacré à HERCULE ARVENE, seul dieu masculin du sanctuaire. Son attribut le plus populaire est, sans conteste, le serpent, soit comme élément du caducée, que le dieu soutient de la main gauche et appuie au creux de son épaule,

soit comme compagnon de la divinité, tel qu'on peut le voir double et cornu, sur une stèle de BEAUVAIS; le serpent issu des profondeurs humides du sol, symbole de fécondité comme il a été vu dans les autres mythologies du pourtour méditerranéen, est très souvent figuré auprès des divinités des sources :que ce soit MERCURE, APOLLON ou ESCULAPE, HYGIE ou SIRONA ; de même il existe plusieurs "MARS au serpent".

Mais il est temps d'évoquer maintenant le culte des DEESSES MERES qu'on asscciait donc aux divinités célestes, dans le patronnage des sources.

Nous avons vu que,selon la légende, la Terre Mère était fécondée par la pluie, véhicule de la semence divine ; elle portait,dès lors, les fruits de la nature : c'est là comme il a été dit, son aspect primordial. Ajoutons, à ce sujet, une précision faite par l'auteur d'une thèse sur "la médecine gauloise" (G. LE SCOUEZEC) : il existe, en effet, une analogie dans la langue bretonne moderne, entre"mamman":la mère et "mammen" : la source, et l'auteur de conclure.... : " les usages populaires, qui veulent que certaines sources donnent du lait aux nourrices, soulignent bien la relation établie entre les seins et les sources, mamelles de la terre".

Le caractère nourricier de la Terre Mère s'étendait donc aussi aux petits des hommes : de nombreuses terre-cuites la représentent, drapée, mais l'un des seins découvert et offert aux lévres d'un nourrisson avide.

On lui donne parfois, pour attribut, le globe, symbole de la FORTUNE ; c'est qu'elle aussi pouvait conférer : "chance, richesse et bonheur".

Mais,plus souvent, elle est accompagnée d'un chien. Il faut voir dans cette représentation, selon THEVENOT, l'appartenance du chien au monde souterrain : "même s'il ne paraît qu'avec une seule tête, il évoque CERBERE;" Il faut dire qu'aux temps néolithiques déjà, la MERE apparaissait comme protectrice des morts ; témoins ces idoles féminines, trouvées dans plusieurs grottes sépulcrales de la vallée du PETIT-MORIN. Dans la mesure où l'on établissait un rapport entre la DEESSE-MERE et le monde infernal, on comprend que le chien CERBERE lui soit associé.

Ainsi, comme conclut THEVENOT :

"Dispensatrice des fruits de la terre, nourrice des enfants des hommes, gardienne des tombeaux, la MERE est celle qui crée la vie végétale aussi bien qu'animale; elle préside à toutes les forces génératrices de la nature. Elle vivifie et entretient la santé pendant la vie terrestre; ce que nous appelons "la mort" n'est que le passage d'une forme de vie à une autre forme de vie : celle de l'au-delà, où la MERE continue son action bienfaisante. La DEESSE-MERE gauloise, héritière des cultes primitifs, est la souveraine qui, tout ensemble, préside à la venue de ce monde, confère le bonheur et assure l'existence par de là le tombeau".

Si populaire devint son culte que de nombreuses divinités lui furent assimilées.

La classique VENUS de la GAULE appartient à ce groupe; beaucoup de statuettes de la déesse, tordant sa chevelure ruisselante d'eau, furent retrouvées dans des sanctuaires, où l'on célébrait le culte d'une source voisine; ailleurs, les représentations de VENUS, en accentuant les caractères de sa féminité, rendent ainsi hommage à la fécondité maternelle, qu'elle symbolisait plusieurs types de "VENUS à l'enfant" appuient cette thèse. Enfin, pour que soit totale l'identification entre les deux types de divinités, il faut ajouter que les figurines de VENUS étaient les seules, avec celles de la DEESSE MERE, à être déposées dans les sépultures. Ainsi LUCRECE, bien que latin pouvait-il exalter les vertus de la déesse, personnification des forces créatrices de la nature :

"Plaisir des hommes et des dieux, VENUS nourricière, toi par qui, sous les signes errants du ciel, la mer porteuse de vaisseaux, les terres fertiles en moissons, se peuplent de créatures, puisque c'est à toi que toute espèce vivante doit d'être conçue et de voir, une fois sortie des ténèbres, la lumière du soleil : devant toi, ô Déesse, à ton approche, s'enfuient les vents, se dissipent les nuages; sous tes pas, la terre industrieuse parsème les plus douces fleurs, les plaines des mers te sourient, , et le ciel, apaisé, resplendit, tout inondé de lumière".

MINERVE était aussi considérée comme une personnification des eaux : à NIMES, elle était associée à NEMAUSUS, le dieu de la Fontaine, à URNA, symbole de la rivière de l'OURNE et à AVICANTUS, divinité d'une autre fontaine. Dans divers de ses sanctuaires, on retrouva des attributs propres aux divinités des eaux, tels que dauphin ou vase d'où l'eau s'écoule. Dans certains lieux (GRANDE BRETAGNE et PUY de DOME), on a découvert que son culte était en rapport avec des rites funéraires. Ainsi MINERVE, protectrice de diverses corporations, divinité de l'eau fécondante, mais aussi du monde infernal, réunissait-elle toutes les fonctions de la DEESSE MERE.

Il en était de même de divinités, telles que JUNON, invoquée comme guérisseuse à NIMES ou désignée à l'exemple des MERES, par un pluriel : "les JUNONS", DIANE honorée près des sources et protectrice de la végétation en général ; CERES et CYBELE, divinités du sol fécond; BELLONE qui dans le JURA, formait avec MARS un couple assurant procréation et santé, telle enfin qu'EPONA, cette déesse au cheval, "éminemment celtique et gauloise", comme le prouve son nom qui signifie "la chevaline" en langue indigène. Tenant en main la corne d'abondance ou la corbeille de fruits, EPONA assise sur une jument, est très souvent accompagnée d'un poulain qui tête sa mère : c'est là un symbole de fécondité difficile à nier, d'autant que, parfois, la jument et son petit sont figurés, alors que la déesse est absente. On la retrouve aussi fréquemment en relation avec les eaux : près des sources guerisseurse réputées, comme la Sainte Fontaine de FREYMING en MOSELLE dans un lieu où elle voisine avec APOLLON, SIRONA et MERCURE; en COTE D' D'OR; la déesse est représentée nue jusqu'aux hanches, le visage encadré d'une chevelure qui s'écoule en torsades mouvantes et nonchalamment allongée sur le dos de la jument : c'est l'attitude prêtée habituellement aux sources divinisées. Enfin, derniers arguments en faveur de l'affinité qu'elle présentait avec les MERES : d'une part, son invocation en faveur des défunts, d'autre part, sa représentation dans des sépultures ou sur des stèles funéraires.

Ainsi, au sujet du culte des DEESSES MERES, a-t-on pu écrire : "Les anciennes déités gauloises transformées en VESTAS, en MINERVES, en

JUNONS en VICTOIRES, presque tout ce qui était femme parmi les divinités de la GAULE, dérivaient de la terre et participaient à la fécondité maternelle".

Mais les gaulois n'attribuaient pas seulement aux sources le pouvoir de rendre la santé. Toujours selon la thèse de LE SCOUEZEC, "ils fréquentaient également, dans ce dessein, des lieux sacrés où une pierre merveilleuse, un arbre vénéré, étaient capables, moyennant un rituel approprié, de guérir ou de féconder".

Dans le VIVARAIS, on attribuait à de petites pierres certaines propriétés curatives : on distinguait ainsi : "la pierre des yeux, la pierre à serpent, celles du sang, de la peste, la pierre universelle, la pierre des femmes".

Entre VANNES et SAINTE ANNE D'AURAY (MORBIHAN), le parc du manoir de COESTSAL conserve plusieurs roches réputées miraculeuses.

En 1965, LE SCOUEZEC a pu rapporter, selon les renseignements donnés par le propriétaire du domaine, la croyance locale, relative à ces roches : "une excavation de l'une d'entre elles passe pour guérir le lumbago, les rhumatismes et les coliques de ceux qui s'y couchent".

Les pierres sacrées pouvaient aussi recueillir l'eau : et l'on usait de cette dernière à des fins curatives : ainsi, à VILLE PORCON, dans la NIEVRE, on recueillait l'eau de pluie conservée dans une pierre à bassins : "L'écuelle de SAINT MARTIN", et l'on s'en servait contre les affections oculaires.

Les cultes des pierres et des arbres se sont fondus dans une curieuse coutume : les malades attachaient en effet les premières aux branches des seconds : "il s'agit, dit LE SCOUEZEC, d'un rite de transfert : la malade étant censée passer dans le minéral, ainsi offert à la divinité sylvestre".

Mais, pour les gaulois primitifs, les herbes aussi détenaient un pouvoir curateur magique : ces herbes étaient vendues durant les fêtes du solstice d'été qui, en dehors de leur caractère religieux, étaient aussi prétexte à des rassemblements, où se coroyaient devins, sorciers et médecins : comme

l'écrit BERTRAND dans son ouvrage : "la RELIGION DES GAULOIS" druides et druidisme".

"On y faisait provision de remèdes pour toute l'année".

Selon PLINE, les "herbes de la SAINT JEAN" étaient au nombre de dix :

- l'armoise (en latin : ARTEMISIA)
- la bardane ou grateron (LUPPA CANARIA)
- la camomille (ANTHEMIS)
- le chiendent (GRAMEN)
- le lierre terrestre (GLECHOMA HEREDICA
- le lycopode (SELAGO)
- le mille-pertuis perforé
- l'orchis (ORCHIS)
- le samole (SAMOLUS)
- et la verveine (VERBENNA)

Assurément, certaines de ces herbes présentent quelques vertus thérapeutiques; mais les pratiques attachées à leur mode de cueillette relevaient de procédés propres à la magie; ainsi PLINE nous décrit-il la façon de se procurer le sélago :

"On la cueille sans l'entremise du fer, avec la main droite passée à cet effet, par l'ouverture gauche de la tunique, comme si on voulait faire un larcin; il faut être couvert d'un vêtement blanc, avoir les pieds nus et bien lavés et avoir préalablement sacrifié avec du pain et du vin. On l'emporte dans une serviette neuve. Les druides gaulois ont prétendu qu'il faut toujours l'avoir sur soi contre les accidents et que la fumée en est utile pour toutes les maladies des yeux".

Encore plus étrange est le rituel pratiqué, afin que le gramen ait un maximum d'efficacité :

"Quelques auteurs prescrivent, pour la guérison des écrouelles et des tumeurs, de prendre les noeuds d'un, de deux ou de trois pieds de gramen,

jusqu'au nombre de neuf et de les envelopper dans de la laine grasse noire. Celui qui cueille doit être à jeun et aller, en cet état, dans la maison du malade, tandis qu'il n'y est pas; en le voyant rentrer, il lui dira trois fois : je viens à jeun apporter un remède à un homme à jeun; ensuite il lui attachera l'amulette et il fera la même chose trois jours consécutifs. L'espèce de gramen qui a sept noeuds est une amulette excellente pour les maux de tête. Quelques uns recommandent, contre les grandes douleurs de la vessie, de boire, en sortant du bain, une décoction de gramen, faite avec du vin et réduite à moitié."

Aux superstitions qui entourent les herbes de la Saint Jean, se rattache la cueillette du gui, célèbre "fait de mythologie botanique" comme l'écrit GAIDOZ (Revue de l'histoire des Religions, tome II). Mais avant de relire le texte de PLINE, relatif à cette cueillette, il faut essayer de définir l'identité et le rôle de ces druides gaulois.

Pour DIODORE de SICILE, dont les écrits se situent quelques quarante années avant notre ère, il existait trois catégories de prêtres gaulois : les bardes, les devins et les druides : "Les gaulois sont intelligents et capables de s'instruire. Ils ont des poètes qu'ils appellent bardes et qui chantent la louange et le blâme en s'accompagnant sur des instruments semblables aux lyres; ils ont des philosophes et des théologiens très honorés qu'ils appellent druides. Ils ont aussi des devins qui sont en grande vénération". Ces derniers "prédisent l'avenir par le vol des oiseaux et l'inspection des entrailles des victimes". Quant aux druides : "personne ne sacrifie sans l'assistance d'un philosophe. Ils prétendent qu'on ne peut offrir de sacrifices agréables aux dieux que par l'intermédiaire de ces hommes qui connaissent la nature divine et sont, en quelque sorte, en communication avec elle". Mais, toujours selon DIODORE, ce furent surtout les devins qui prirent part aux sacrifices humains : "lorsque les devins consultent les sacrifices sur quelques grand évènement, ils ont une coutume étrange, incroyable : ils immolent un homme en le frappant avec un couteau dans la région au dessus du diaphragme; ils prédisent ensuite l'avenir d'après la chute de la victime, d'après les

les convulsions des membres et l'écoulement du sang. Fidèles aux traditions antiques, ils ont foi dans ces sacrifices".

STRABON, qui écrivait sa géographie vers l'an 20 de notre ère, cite, de même, les bardes, les vates (devins) et les druides "qui, indépendamment de la physiologie, professent la philosophie morale. Les druides sont réputés les plus justes des hommes, et, à ce titre, c'est à eux que l'on confie l'arbitrage des contestations, soit publiques soit privées".

Mais, c'est l'éducation de la jeunesse gauloise qui leur incombait tout particulièrement. Il faut dire que la situation des druides était assez avantageuse : CESAR écrit en effet à ce sujet : "les druides ne vont point à la guerre, ne paient point d'impôts, comme le reste de la population; ils sont exempts de la milice et de toute autre espèce de charge; ces grandes prérogatives leur attirent une foule de disciples, qui viennent d'eux mêmes, à leurs écoles, ou y sont envoyés par leurs parents".

Toujours selon l'auteur de la Guerre des Gaules : "l'enseignement se compose d'un grand nombre de vers à apprendre par coeur et, quelquefois, il exige jusqu'à vingt années d'études... le principal point de leur doctrine est que l'âme ne périt pas et, qu'après la mort, elle passe d'un corps dans un autre. Une foule de questions sur les astres et leurs mouvements, sur la grandeur du monde et de la terre, sur les lois de la nature, sur l'action et la puissance des dieux immortels font partie de leurs doctrines et de leur enseignement".

Mais, comme le fait remarquer BERTRAND, certains membres de la confrérie devaient être initiés aux formules magiques, indispensables à la validité des sacrifices. De même, les formait-on à l'étude des plantes magiques et aux rites de leur cueillette. Pour celle du gui, il faut écouter le récit de PLINE :

"Il ne faut pas oublier, à propos du gui, l'admiration que les gaulois ont pour cette plante. Aux yeux des druides (c'est ainsi qu'ils appellent leurs mages), rien n'est plus sacré que le gui et l'arbre qui le porte, si tou-

tefois c'est un rouvre; le rouvre est déjà par lui même l'arbre dont ils font les bois sacrés; ils n'accomplissent aucune cérémonie religieuse, sans le feuillage de cet arbre, à tel point qu'on peut supposer au nom de druide une étymologie grecque (1). Tout gui venant sur le rouvre est regardé comme envoyé du ciel; ils pensent que c'est un signe de l'élection que le dieu même a faite de l'arbre. Le gui sur le rouvre est extrêmement rare et, quand on en trouve, on le cueille avec un très grand appareil religieux. Avant tout, il faut que ce soit le sixième jour de la lune, jour qui est le commencement de leurs mois; de leurs années et de leurs siècles qui durent trente ans, jour auquel l'astre, sans être au milieu de son cours, est déjà dans toute sa force. Ils l'appellent d'un nom qui signifie remède universel. Ayant préparé, selon les rites, sous l'arbre, des sacrifices et un repas, ils font approcher deux taureaux de couleur blanche, dont les cornes sont attachées alors pour la première fois. Un prêtre vêtu de blanc monte sur l'arbre et coupe le gui avec une serpe d'or; on le reçoit sur une soie blanche; puis on immole les victimes en priant que le dieu rende le don qu'il a fait propice à ceux auxquels il l'accorde. On croit que le gui, pris en boisson, donne la fécondité à tout animal stérile et qu'il est un remède contre tous les poisons, tant d'ordinaire les peuples révèrent religieusement les objets frivoles".

Cependant, de telles pratiques religieuses et l'existence de sacrifices humains n'étaient pas du goût des romains. PLINE parle en ces termes de l'affaiblissement du pouvoir druidique : "... la magie a possédé la GAULE jusqu'à un temps voisin de nous. C'est seulement sous le principat de TIBERE qu'un sénatus-consulte a fait disparaître leurs druides et toute cette tourbe de mages-médecins".

AUGUSTE, lui, a définitivement brisé le pouvoir des druides en leur supprimant le droit de se réunir.

Et pourtant on peut lire dans un "traité des superstitions suivant l'écriture", écrit plus de dix sept siècles après TIBERE : "Quelques uns, pour se garantir des maléfices ou des charmes, vont cueillir certaines plantes de grand matin, à jeun, sans avoir lavé leurs mains, sans avoir prié DIEU

(1) Drus = chêne

sans parler à personne, sans saluer personne en chemin, et les mettent ensuite sur la personne maléficiée ou ensorcelée. Ils portent sur eux une racine de chicorée, qu'ils ont fauchée à genoux, avec de l'or et de l'argent, le jour de la nativité de Saint Jean Baptiste, un peu avant le soleil levé..."

oOo

CONCLUSIONS

A la lecture de cette étude consacrée aux divinités guérisseuses méditerranéennes de l'Antiquité, nous avons pu relever plusieurs traits communs aux différentes médecines primitives.

D'abord magique, l'art de soigner s'adresse à des affections "internes", attribuées à des forces invisibles, mystérieuses, que l'on ne saurait nommer.

Puis, à cette médecine purement magique, succède la médecine sacerdotale; on attribue un nom et un pouvoir aux différents éléments cosmiques qui sont ainsi déifiés : la maladie devient alors l'ouvrage des dieux. Nous avons vu qu'en règle générale, elle est considérée comme un châtiment des divinités. Cette conception de la maladie - sanction se retrouve, à une même époque, dans des civilisations fort différentes et qui n'avaient entre elles aucune possibilité de communication : en effet, nous savons qu'elle existait aussi bien dans l'ORIENT méditerranéen que dans l'AMERIQUE pré-colombienne; de nos jours, elle est encore très répandue chez les peuplades africaines.

Il faut noter aussi l'ambivalence de certaines divinités, comme APOLLON ou YAHVE, capables d'infliger la maladie ou de la guérir; de même le magicien peut chasser le mal (c'est la magie blanche), ou l'infuser (magie noire).

Que ce magicien soit babylonien, aztèque ou égyptien, il use de la même thérapeutique par la parole, accordant à cette dernière un pouvoir de conjuration.

De même, le rite de substitution, autre moyen thérapeutique qui associe gestes et paroles magiques, se retrouve-t-il dans la plupart des médecines primitives :

- le transfert de la maladie peut se faire d'homme à homme : par envoûtement, le magicien décharge le patient de son mal et le transmet à un récepteur; parfois ce récepteur est le magicien en personne .

- le transfert à un animal est aussi très répandu : nous l'avons étudié en MESOPOTAMIE chez certains peuples primitifs de l'AFRIQUE, du sud-est asiatique et de l'INDONESIE; pour se délivrer d'un fléau épidémique, on en charge un animal que l'on chasse ensuite loin des lieux d'habitation.

- le sacrifice expiatoire n'est qu'une variante de ce thème de substitution animale : chargée de la maladie, la victime est ensuite immolée en offrande à la divinité outragée.

Notons enfin à propos de ces divinités dotées d'un pouvoir guérisseur, quelques particularités :

- nous avons déjà parlé de leur manque de spécificité, exception faite de l'EGYPTE, avec des dieux tels que DOUAMOU, PATEQUE ou ONOURIS,

-par contre tous les dieux solaires, qu'ils se nomment SHAMASH, RA, APOLLON ou BORVO, occupent une place prépondérante dans le domaine médical : sans doute l'action bénéfique du soleil sur la fertilité des sols d'une part, et le pouvoir purificateur attribué au feu d'autre part, sont-ils à l'origine de cette croyance.

- de même, toutes les divinités présidant à la fécondité ont-elles un pouvoir guérisseur : ROME et surtout, la GAULE avec le culte des DEESSES-MERES illustrent au mieux cette conception.

Dans un tableau synoptique, nous avons tenté de rassembler les différents points communs de ces divinités guérisseuses.

Mais cet exposé serait incomplet s'il n'évoquait pas, de façon schématique, le devenir de cette médecine "magique et sacerdotale", depuis les civilisations primitives que nous avons étudiées, jusqu'à notre époque.

Nous avons dit que, devant un évènement dont il ne saisissait ni l'origine, ni la finalité, que ce prodige fut un séisme ou une maladie, l'homme invoquait le merveilleux, le poétique, diront certains d'un air rêveur, l'irrationnel, objecteront les plus sévères...

Certes la magie s'est révélée utile quand la médecine ne savait encore que balbutier; HUBERT et MAUSS ont ainsi plaidé en sa faveur :"mirage fécond, elle donna à l'humanité chancelante, le courage de gravir, pas à pas, sous son illusoire protection, le sentier escarpé, hérissé d'embuches et d'angoisses, qui monte vers les cimes ensoleillées de la science... La magie a nourri la science et les magiciens ont fourni les savants".

Mais cette définition, résolument optimiste, semble ignorer d'une part l'emprise que la religion continua d'exercer sur la médecine,de nombreux siècles après l'antiquité, d'autre part, la naissance d'une pseudo-médecine qui,tirant racine de l'éternelle crédulité humaine, camoufla sous des airs de mystère, son ignorance et ses ambitions.

Ainsi le christianisme du Moyen Age fit pratiquer,à ses officiants, les vieux rites d'exorcismes : Satan fut le nouveau nom de ce génie tourmenteur. S'il est vrai qu'à cette même époque THOT le sage etAPOLLON le secourable ne furent plus l'objet de la gratitude des hommes, on vit fleurir cependant,dans des chapelles renommées, nombre d'ex-votos célébrant les miracles des saints guérisseurs. Dans cette religion, issue du Judaïsme, c'est le CHRIST qui, le premier, eut des pouvoirs de thérapeute,"un lépreux vient à lui, le supplie, fléchit le genou et lui dit : si tu le veux, tu peux me guérir. Emu de compassion; il etendit la main, le toucha et lui dit "je le veux, sois guéri. Et aussitôt, la lèpre le quitta..."

Sacrés rois de par la volonté divine, les souverains de FRANCE et d'OUTRE MANCHE s'attribuèrent le pouvoir de guérir de cette manière les

adénites et ostéites tuberculeuses. Ils traçaient sur les malades le signe de la croix et prononçaient cette formule consacrée : "le roi te touche, Dieu de guérisse".... Un an seulement avant la mort de LAENNEC, on vit en FRANCE le dernier roi thaumaturge CHARLES X "toucher" plus de cent scrofuleux, à l'hôpital de REIMS.

Le charlatanisme, lui aussi, connut son apogée à l'ère moyen-âgeuse : on usait de thérapeutiques à base d'éléments naturels, comme le saphir ou la corne de cerf. Un antidote fameux, appelé thériaque par MITHRIDATE, revu et corrigé sous le nom de galèné ("le calme de la mer") par ANDROMACHOS, médecin de NERON, se composait d'une soixantaine de substances hétéroclites dont la moins réputée en efficacité n'était certainement pas la chair de vipère,.. cette mixture étrange se préparait encore, avec solennité, au 18e siècle.

A la fin du siècle dernier, l'électricité fut découverte et la médecine s'enrichit d'une spécialité nouvelle : le magnétisme. Dans cette science des influx, basée sur l'hypnose et la suggestion collective, MESMER protégé par MARIE ANTOINETTE et son royal époux, fait fureur Place Vendome ; pour servir cette même vocation de dupeurs, Giuseppe BALSAMO, appelé comte de CAGLIOSTRO, mettra en service toutes les finesses de son génie aventurier. A l'heure actuelle, les thérapeutes "transmetteurs de fluide", ont encore des adeptes; de même les radiesthésistes et autres guérisseurs.

En 1932, aux ETATS UNIS, on dénombrait encore 32000 "empiriques" pour 142.000 praticiens diplomés.

On comprend que, devant des traitements parfois longs et pénibles, ou face à une affection difficilement curable, certains malades, découragés, se tournent vers le mage, celui-ci dans leur foi naïve, abolira la maladie, ressentie elle même comme mystérieuse par son éclosion et imméritée par ses souffrances. Ces guérisseurs seront d'autant plus auréolés de prestige qu'ils vivront en parias, à l'ombre de la Faculté;ainsi le disait PLINE : "en ce qui concerne la santé, la confiance diminue à mesure qu'on comprend mieux. Dans le fait, la médecine est le seul art où l'on en croit tout d'abord

quiconque se dit médecin, quoique, dans aucun cas, l'imposture ne soit plus dangereuse".

S'il est vrai que parfois le patient a soif, moins de drogues pharmacologiques que de la présence d'un être, tour à tour image du prêtre-magicien qui sait la nudité de ses faiblesse, du père tout puissant auquel il peut s'identifier, enfin de celui qui, PYTHIE des temps modernes, lancera son oracle-pronostic "voila ce qu'il est bon de faire", il est d'autres malades dont les chances de guérisons s'amoindrissent à mesure que s'écoule le temps où ils sont sous l'emprise de ces charlatans.

C'est le danger qu'ils représentent encore de nos jours que BARETY et COURY ont voulu souligner en donnant la définition suivante de l'empirisme, définition qui sera aussi la conclusion de cette étude :

"Enfant bâtard de la magie primitive, nourri à la faveur de la crédulité humaine et des longs errements de la science médicale, l'empirisme, sous ses différentes formes, demeure le mal du siècle et ne semble pas près de disparaître".

BIBLIOGRAPHIE

- BARIETY M. et COURY Ch.

  Histoire de la médecine
  (Fayard Editeur, 1963)

- BERTRAND A.

  Nos origines III : La religion des gaulois
  (Les druides et le Druidisme, 1897)

- BOTTERO

  La religion babylonienne
  (Mythes et religions, PUF éditeur) 1952

- CAPART J.

  Memphis à l'ombre des pyramides
  (Fondation Egyptologique de la Reine Elysabeth - Bruxelles
  Vromant, 1930)

- CONTENAU G.

  La médecine en Assyrie et en Babylonie
  (La médecine à travers le temps et l'espace, Maloine, éditeur, 1938)

- COURY Ch.

  Les médecines primitives, leur passé, leur présent
  (acta 66, n° 1, p.3-27)

- DES PLACES E.

  La religion grecque
  (A. et J. Picard, éditeur, 1969)

- DE WITT C.

  Le rôle et le sens du lion dans l'Egypte ancienne
  (Leiden E.J. Brill, 1951)

- DHORME E.

  Les religions de babylonie et d'Assyrie
  (Mana, introduction à l'histoire des religions, PUF éditeur 1945)

- DIEL P.

Le symbolisme dans la mythologie grecque
(Les religions de l'Humanité, Payot Editeur, 1966)

- DUMEZIL G.

La religion romaine archaïque
(Les religions de l'humanité, bibliothèque, volume 16,
Historique Payot éditeur, 1966) vol.16

- DUPREZ A.

Jésus et les dieux guérisseurs
(Cahiers de la Revue Biblique, 12, J. Gabalda, 1970

- ERMAN A.

La religion des égyptiens
(Bibliothèque historique Payot, 1952)

- FABRE P.

La religion romaine
(Histoire des religions (3), Bloud et Gay (1955))

- GREGOIRE, GOOSSENS et MATHIEU

Asklepios, Apollon Smintheus et Rudra
"Etude sur le dieu à la taupe et le dieu au rat dans la Grece et dans l'Inde";
(Bruxelles, Palais des Académies, Mémoires T. XLV
Fascicule I, 1949)

- GRENIER A.

Les religions étrusque et romaine
(Mana, 2 : les religions de l'Europe ancienne, PUF)

- HOMERE

L'iliade : traduction de Berthaut et Georgin
(Les Classiques pour tous, Hathier)

- LAIGNEL-LAVASTINE

Histoire générale de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire, et de l'art vétérinaire
Tome I. (Albin Michel, 1936-1949).

- LEFEBVRE G.

Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique
(PUF, 1956)

- LE SCOUEZEC G.

La médecine en Gaule
(Thèse de Médecine, année 1967, n°1000)

- MEAUTIS G.

Dieux de la Grèce et Mystères d'Eleusis
(Mythes et religions, PUF 1959)

- MURPHY J.

Origines et histoire des religions
(Bibliothèque historique, Payot, 1951)

- PIERRET P.

Le panthéon égyptien
(à consulter à la bibliothèque de la Sorbonne, 1881)

- PINDARE

Pythiques
(Collection des Universités de France, Pindare, Tome II -
Traduction PUECH, Les Belles Lettres, éditeur, 1922)

- ROTH L.

Dieu et l'homme dans l'Ancien testament
(Bibliothèque Juive, Les Editions de Minuit 1958)

- SAINT MARC

L'Evangile selon Saint Marc. Traduction du chanoine
A.Crampon et de Tricot
(Desclée Editeur, 1939)

- SECHAN L. et LEVEQUE P.

Les grandes divinités de la Grèce
(De . Boccard, 1966)

- ANCIEN TESTAMENT

Le Deutéronome, l'Exode
(consulté à la Bibliothèque de la Sorbonne)

- THEVENOT E.

Les divinités et Sanctuaires de la Gaule (1968)

- THORWALD

Histoire de la Médecine dans l'Antiquité

oOo

PLAN

- INTRODUCTION : 1

- LA MESOPOTAMIE

Introduction : 4
Les divinités guérisseuses : magiciennes : 5
de la fécondité : 10
La magie : 12
Conclusion : 16

- L'EGYPTE :

Introduction : 17
Le mythe d'OSIRIS : 18
Les divinités magiciennes : 21
Les divinités protectrices : 24
IMHOTEP /..... 25
Conclusion : 29

- LA SYRIE-PALESTINE

Introduction : 30
Les divinités guérisseuses païennes :
- les dieux de la fécondité (Syrie et Palestine) : 31
- les dieux étrangers : 31
- le culte des sources : 34
La puissance de YAHVE : 36
Conclusion : 38

- LA GRECE

Introduction : 39
Les divinités guérisseuses pré-helléniques : 40
Les dieux guérisseurs de la mythologie classique : 42
ASKLEPIOS - le dieu guérisseur d'Epidaure : 46
Le dieu chthonien : 53
Conclusion : 55

- ROME

Introduction : 57
Les divinités guérisseuses dans la religion de NUMA : 58
Les dieux guérisseurs d'origine étrangère : 62
Conclusion 64

- LA GAULE

Introduction : 65
Les divinités patronnant les sources :
- les divinités célestes : 66
- les Déesses-Mères : 71
Pierres, arbres sacrés et herbes de la Saint Jean : ... 74
Les druides : 76
Conclusion : 78

- CONCLUSIONS : 80

- BIBLIOGRAPHIE

- TABLEAU SYNOPTIQUE.

	Divinités protectrices	Divinités solaires	Divinités magiciennes	Divinités des eaux	Divinités de la végétation	Divinités infernales	Divinités de la fécondité	Div. protectrices des fonct. fémin.	Divi. protectrices des enfants	Divinités guérisseuses à action spécifique	Hommes médecins divinisés	Divinités néfastes ou tantôt néfastes tantôt bénéfiques
MESOPOTAMIE	GULA (la grande doctoresse)	SHAMASH	SHAMASH (art divinatoire) ADAD (art divinatoire) EA (dieu de sagesse créateur des hommes) MARDUCK (fils d'EA, créateur des hommes) GIBIL (fils d'EA, dieu du feu) NABU (fils de MARDUCK dieu scribe)	ADAD (dieu de l'orage) EA (dieu de l'eau douce)	DUMUZI	DUMUZI	ISHTAR GIR		MAMA (ou NINTUD) créatrice des hommes			Parmi les sept démons : LASHAKKOU (s'attaque à la tête de l'homme) le NAMTAROU (à sa vie) LOUTOUKKOU (à sa nuque LALOU (à sa poitrine) LEKIMMOU (à son ventre) L'ILOU (à son pied) le PAZOUZOU (fièvres) Le NAMTAR (peste) L'AHHAZOU (foie) la LAMASHTOU (s'attaque aux femmes enceintes et aux nourrissons)
EGYPTE	THOT (patron des médecins) AMON (guérit aussi les affections oculaires) BASTET (figure aimable de Sekhmet) BES (protège les dormeurs contre les démons	RA (médecin suprême)	ISIS (la grande magicienne)		OSIRIS	OSIRIS	MIN THOUERIS (ou APET)	HATHOR (patronne des sages-femmes) THOUERIS (protège les femmes en travail et celles qui allaitent BES (protège les naissances contre l'influence des démons		DOUAMOU (guérit les affections oculaires) PATEQUE (protège contre les serpents ONOURIS (protège contre les animaux sauvages)	IMHOTEP (chef des lect. sacrés, minist. scribe, architec, astronome, astrologue, alchim. magicien et médecin)	SEKHMET (déesse de la guerre, envoie la peste)
SYRIE PALEST	SERAPIS				REPHAIM	SERAPIS REPHAIM	REPHAIM ESHMUN SHADRAFA				ASKELPIOS HYGIE	YAHVE
GRECE	CHIRON (enseigne, entre autres sciences: l'art médical, connaît la vertu des plantes)	APOLLON			ASKLEPIOS (primitivement dieu chtonnien APOLLON (fertilité du sol) ARTEMIS (idem)		APHRODITE	EILEATHYE ARTEMIS (protège les femmes en travail)	APHRODITE (veille à la naissance des enfants)	HERAKLES ("hygiéniste")	ASKLEPIOS et ses enfants HYGIE (la santé) PANAKEIA IASO (la guérison) TELESPHOROS ou AKESIS (la convalescence) PAEON	APOLLON (envoie la peste) ARTEMIS (frappe de ses flèches les femmes) qui ont offensé les dieux)

ROME	Les PENATES (veillent sur le bien être de la maison en général) LE GENIUS (symbole de la force vitale de l'homme) MINERVE (origine étrusque) Les DIOSCURES CASTOR et POLLUX (dieux secourables) APOLLON (sous son seul aspect de dieu guérisseur)					MATER CERES et DEA DIA (identifiées à TELLUS)	MATER CERES et DEA DIA (identifiées à TELLUS) BONA DEA ou FAUNA FAUNUS JANUS PRIAPE DIANA (préside à la procréation et à la naissance des enfants)	la femme) JUNON : FLUONIA (menstruation) LUCINA (accouchement) MATER MATURA (naissance) CARMENTIS: POSTVERTA ou ANTEVORTA (selon les positions du foetus à terme) NONA ou DECIMA (selon la durée de la gestation) EGERIA (préside à la délivrance des femmes)	VITUMNUS (donne la vie au nouveau-né) SENTINUS (donne le sentiment OPIS (le recueille sur le sol VATICANUS (lui fait pousser son premier cri) LEVANA (le soulève de terre) CUNINA (le soigne dans son berceau) INTERCIDON (cicatrise son ombilic) RUMINA (lui apprend à téter) POTINA (le fait boire) EDUCA (le fait manger) OSSIPAGA (veille sur ses os) CARNA (le protege contre les maladies internes, protège les viscères en général)		ESCULAPE HYGIE (ou SALUS : nom latin)	MARS (dieu de la guerre, mais aussi divinité agraire, protégeant le cultivateur et son domaine)
GAULE		APOLLON et divinités rattachées : GRANNUS VINDONNUS ATEPOMARUS BORVO (sources chaudes) MARMACOLITANUS (guérit les affections oculaires) VIROTUTIS MARS : TEUTARES SMERTRIUS (sources) LOUCETIUS (guérit les affections oculaires) HERCULE MERCURE		BORMANA SIRONA ou DOMANA (toutes trois compagnes d'APOLLON)	- LES DEESSES MERES - leur furent assimilées : VENUS MINERVE JUNON DIANE CERES et CYBELE BELLONE (associée à MARS) EPONA			Les DEESSES-MERE et DIVINITES assimilées			

Vu le Président de Thèse

Pr. COURY

Vu le Doyen de la Faculté
Médecine Paris-Sud

Pr. MONSAINGEON

Vu et Permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

R. MALLET